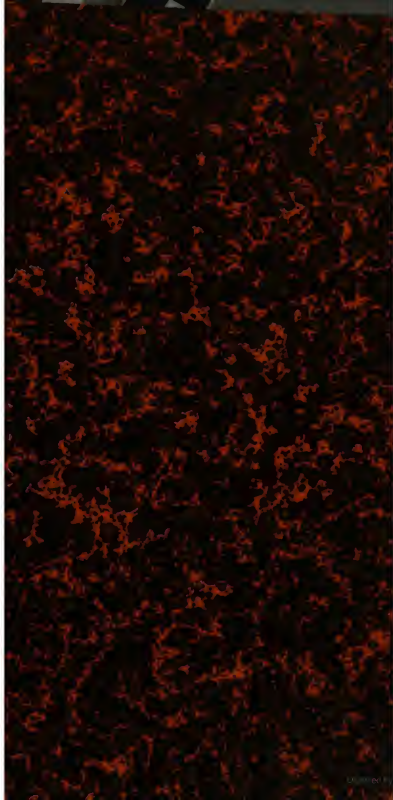




11

3

238

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

LA MORT
DE JÉSUS

RÉVÉLATIONS HISTORIQUES
SUR LE VÉRITABLE GENRE DE MORT DE JÉSUS
TRADUITES DU LATIN EN ALLEMAND ET DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS
D'APRÈS LE MANUSCRIT D'UN FRÈRE DE L'ORDRE SACRÉ
DES ESSÉNIENS, CONTEMPORAIN DE JÉSUS

PAR

D. RAMÉE



DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

ED. DENTU, LIBRAIRE

17-19

GALERIE D'ORLÉANS, PALAIS ROYAL

LIBRAIRIE CENTRALE

24

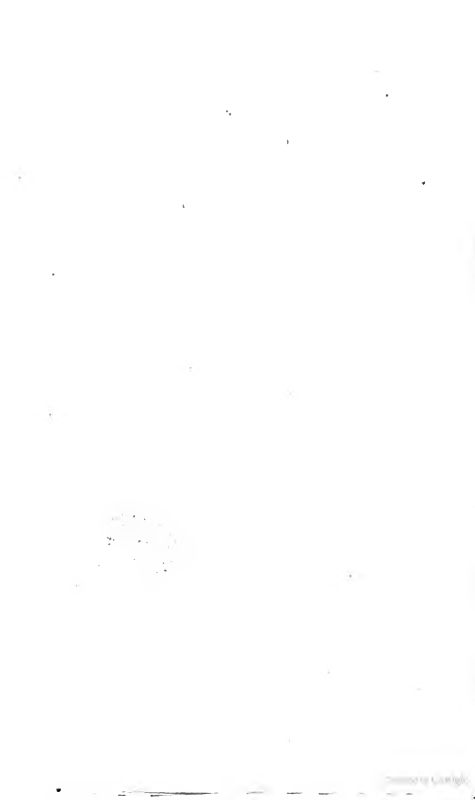
BOULEVARD DES ITALIENS.

M DCCCLXIII

LA MORT DE JÉSUS

REVÉLATIONS HISTORIQUES

SUR LE VÉRITABLE GENRE DE MORT DE JÉSUS



LA MORT DE JÉSUS

RÉVÉLATIONS HISTORIQUES
SUR LE VÉRITABLE GENRE DE MORT DE JÉSUS
TRADUITES DU LATIN EN ALLEMAND ET DE L'ALLEMAND EN FRANÇAIS
D'APRÈS LE MANUSCRIT D'UN FRÈRE DE L'ORDRE SACRÉ
DES ESSÉNIENS, CONTEMPORAIN DE JÉSUS

PAR

D. RAMÉE



DEUXIÈME ÉDITION

PARIS



ED. DENTU, LIBRAIRE
17-19

LIBRAIRIE CENTRALE
24

GALERIE D'ORLÈANS, PALAIS ROYAL

BOULEVARD DES ITALIENS

M DCCCLXIII

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les révélations sur le véritable genre de mort de Jésus ont été publiées en allemand à Leipzig, il y a déjà plusieurs années (1).

Cette publication, qui correspondait à un mouvement d'idées presque général en Allemagne, produisit une très-grande sensation, et la lettre du frère Essénien fut considérée comme un document de nature à éclairer d'une vive lumière les hautes questions religieuses dont s'occupaient les diverses écoles de philosophie.

Mais le succès ne se produisit pas seulement dans le monde savant et érudit, la masse du public lettré voulut aussi connaître la curieuse lettre du contemporain de Jésus.

Sept éditions, tirées ensemble à plus de 50,000 exemplaires, furent vendues en moins de deux ans.

Du reste, on peut se faire une idée de l'importance du travail que nous publions, en sachant qu'il

(1) Leipzig, librairie de Christian-Ernst Kollmann, 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, édition, 1849. — 7^e édition, 1851.

est en quelque sorte un des principaux éléments des études de philosophie religieuse de tous les éminents libres penseurs allemands, des D.-F. Strauss, des Bruno Bauer, des W.-M.-L. de Wette, des L.-A. Feuerbach, des F.-C. Baur, des Arnold Ruge,

Jusqu'à ce jour, les questions de cette nature étaient restées en France exclusivement dans le domaine de l'érudition. A peine quelques lettrés sérieux lisaient-ils la traduction du gros livre du docteur Strauss.

Aussi l'écrivain français qui avait traduit les *Révélation sur la mort de Jésus* s'était-il borné à communiquer son manuscrit à des amis studieux et curieux de ces matières réservées au petit nombre.

Le récent et immense succès de la *Vie de Jésus*, de M. Ernest Renan, qui a saisi, pour ainsi dire, le public français de ces hautes questions d'histoire religieuse, morale et philosophique, nous a paru donner à la publication de cette œuvre un véritable caractère d'opportunité.

L'ÉDITEUR.

Paris, 18 août 1863.

AVANT-PROPOS

Dans une bibliothèque oubliée, située dans un vieux bâtiment ayant été habité anciennement par des moines grecs, un membre de la Société commerciale d'Abyssinie découvrit à Alexandrie un manuscrit sur parchemin, dont le déchiffrement fut à peine commencé par un érudit présent à cette trouvaille, qu'un missionnaire, dans l'ardeur fanatique de l'orthodoxie, essaya de détruire cet antique document

d'histoire. Toutefois, ce manuscrit fut sauvé, à l'exception de quelques notes supplémentaires. On obtint la permission de faire une transcription littérale du texte latin.

C'est cette copie que des francs-maçons ont envoyée en Allemagne.

Il est résulté des recherches archéologiques faites sur place, à Alexandrie, sur les lieux mêmes de la découverte, que ces lieux appartenaient dans la haute antiquité, ainsi que sous la domination romaine, et par conséquent du temps de Jésus, à la secte des Esséniens, et que le manuscrit en question provenait des débris de cette colonie d'Esséniens.

Le savant présent à la découverte était français ; il chercha à faire parvenir le manuscrit original en la possession de l'Institut de France. S'il n'a pu exécuter encore son projet, on le doit aux

intrigues de plusieurs employés catholiques, et surtout à celles des missionnaires jésuites en Égypte, qui, dès le principe, travaillèrent à détruire jusqu'aux traces de ce document.

La copie fidèle que le savant français a pu en faire, protégé qu'il était par quelques négociants abyssiniens influents et par un commissionnaire considéré de Trieste, a échappé aux poursuites tentées par des zélateurs ignorants et orthodoxes, par les soins de sociétés pythagoriciennes.

Elle arriva ainsi durant quelque temps dans la possession d'une société allemande, plutôt par hasard qu'autrement, société qui peut être considérée, jusqu'à un certain point, comme le dernier rejeton de l'antique sagesse essénienne.

C'est ainsi que la traduction allemande de la copie du texte latin a pu être faite.

Quant à ce qui concerne cet antique document historique en lui-même, il nous offre la lettre qu'un thérapeute, c'est-à-dire supérieur et initié aux plus hauts grades de la Société des Esséniens, qui avaient la garde, comme on sait, de certaines sciences occultes ou mystérieuses, et qui vivaient dans le but d'exercer de nobles et de généreuses actions ; la lettre qu'un de ces supérieurs, disons-nous, adressait, quelques années après la mort de Jésus, à un confrère de la secte à Alexandrie. Il lui écrivait pour éclairer les frères d'Égypte sur certains bruits qui s'étaient répandus à Alexandrie sur la vie et la mort de Jésus.

Les miracles que ses disciples avaient racontés dans leur enthousiasme, et qui furent grossis et exagérés par la foi au merveilleux du peuple juif, avaient fait naître dans l'ordre des

Esséniens d'Alexandrie des réflexions et des doutes sérieux, puissants. Car les supérieurs de cette confrérie secrète possédaient de vastes et de profondes connaissances sur les phénomènes de la nature, et ils cherchaient à expliquer d'une manière naturelle tout ce qui semblait tenir du merveilleux.

Les bruits sur la vie et la mort de Jésus convainquirent bientôt les Esséniens d'Alexandrie que Jésus avait été un membre de leur ordre savant et secret, puisqu'il observait ses usages et puisqu'il se servait de ses signes de reconnaissance ou de ralliement. C'est également pour ces raisons qu'ils ne purent ni comprendre ni s'expliquer les miracles, toutes espèces d'interprétations surnaturelles des choses étrangères à leur ordre.

Afin d'arriver à une certitude positive, un

ancien de l'ordre, de la communauté établie à Alexandrie, écrivit à ce sujet, comme nous le prouve notre manuscrit; à un supérieur des Esséniens de Jérusalem, et la lettre contenue dans le document nouvellement découvert n'est autre que la réponse aux questions venues d'Alexandrie.

Il ressort positivement des règles mêmes de la secte des Esséniens la certitude qu'un Essénien n'a jamais pu dire et écrire que la plus rigoureuse vérité; c'est ce qui met hors de doute la véracité des faits rapportés dans l'ancienne lettre contenue dans les pages qui vont suivre.

L'ordre des Esséniens était une société pratiquant une morale sévère; elle n'était nullement d'origine juive, quoiqu'elle existât dès le temps des Machabées. Son origine était pythagori-

cienne et n'avait revêtu chez les Juifs qu'une forme particulière et nationale.

Ses règles prescrivaient à tous les membres la culture de la terre.

Ils se réunissaient tantôt en assemblées générales, tantôt par sections de grades, pour honorer et pratiquer la sagesse et la vertu dans leurs mœurs et dans leurs discours.

Appuyés sur leurs études de la nature, ils pratiquaient principalement la médecine ; ils connaissaient les propriétés et les effets infinis des plantes et des minéraux sur l'organisation humaine, et envisageaient ces connaissances comme appartenant au domaine secret des degrés supérieurs de leur ordre.

Ils se faisaient enfin un devoir d'en faire servir la pratique au soulagement physique et intellectuel de leurs semblables.

La communauté des biens était établie dans leur société : chacun de ses membres travaillait pour le trésor commun.

Ils ne s'entretenaient point des choses de ce monde avant le lever du soleil ; mais, dès le matin, ils priaient et offraient leurs hymnes de louanges à l'Eternel.

Ensuite, ils se rendaient aux travaux des champs dans un costume spécial et se rassemblaient collectivement pour le repas de midi.

A cette heure de la journée, après avoir purifié le corps par des bains, ils se revêtaient de robes de toile blanche et fraîche.

Ils n'avaient point de serviteurs dans leurs travaux ni à leurs repas, et ils ne permettaient jamais qu'un profane assistât à leurs réunions.

Leur hiérarchie représentait quatre grades,

dans lesquels chacun entraît selon son initiation aux mystères de l'ordre et selon sa valeur morale et intellectuelle.

Dans le degré inférieur (le premier), ils aimaient à recevoir des enfants; car les Esséniens ne se mariaient pas. Mais lorsqu'un adulte devait être reçu, il fallait qu'il eût subi une épreuve sévère et morale pendant l'espace de trois années.

Il était interdit aux grades supérieurs, sous peine de profanation, de communiquer aucun des mystères aux grades inférieurs.

Une vie sans tache, une dignité morale et la sagesse, rendaient propre à s'élever aux grades supérieurs.

Indépendamment de l'agriculture, les Esséniens entretenaient des conversations édifiantes et instructives; ils pratiquaient strictement

l'observation des règles de l'ordre : ils étaient charitables et hospitaliers.

Ils restaient étrangers à la politique, aux révolutions, et cherchaient à établir la paix et la tranquillité en tous lieux.

« Que la paix soit avec nous ! »

Ces quelques mots étaient leur signe de ralliement et constituaient ordinairement leur apostrophe.

A leurs repas, ils rompaient le pain et faisaient circuler à la ronde le calice qui contenait le vin.

Ils adoraient Jehovah, mais ne lui offraient jamais de sacrifices dans le temple.

Ils priaient Dieu suivant leurs règles.

Pour eux, la plus haute vertu consistait à vivre et même à mourir pour elles, et la mort

ne leur semblait point terrible : car ils regardaient l'âme comme l'esclave du corps.

Elle s'émancipait par la mort et montait dans les champs célestes.

Pour eux, le mensonge et le serment étaient choses tout aussi criminelles que la guerre et la vengeance.

Leur foi à l'action directe de Dieu et de l'intelligence sur les vicissitudes humaines leur inspirait la plus inébranlable confiance.

Cet ordre, dont on retrouve les derniers vestiges dans la franc-maçonnerie moderne, était très-répandu en Palestine et en Egypte, du temps de Jésus; il y possédait soit de nombreuses communautés, soit de simples refuges, où l'ordre se réunissait.

Les différentes sociétés entretenaient des rapports intimes entre elles. Elles instruisaient

continuellement les frères présents ou absents de ce qui se passait au sein de la société.

Les Esséniens se tenaient sévèrement à l'écart du fanatisme oriental, et, noblement élevés au-dessus de l'esprit vulgaire de leurs contemporains, ils admettaient dans la communauté non-seulement des pauvres, des artisans, des personnes retirées de la vie publique, mais encore des hommes influents par leur caractère et leur position sociale. Des sénateurs et des savants travaillaient également en secret dans l'intérêt de l'ordre.

Ce fut du sein de la communauté établie à Jérusalem que sortit la lettre dont nous donnons la traduction dans les pages suivantes.

Il est hors de doute que ce fut un supérieur de l'ordre qui communiqua à un de ses frères la narration des faits dont il fut le témoin oculaire.

Il est hors de doute encore qu'il l'a faite sans enthousiasme pour le merveilleux, comme aussi sans préjugé.

Il a rempli sa tâche comme un homme dont l'esprit a mûri et s'est développé par les connaissances positives enseignées par la science de l'ordre.



LETTRE

DE

L'ANCIEN DES ESSÉNIENS DE JÉRUSALEM

A

L'ANCIEN DES ESSÉNIENS D'ALEXANDRIE



I

Que la paix soit avec vous, mes chers frères !
Vous avez appris les bruits répandus sur les
faits qui se sont passés à Jérusalem et en gé-
néral dans le pays des Juifs.

Si vous pensez que c'est d'un frère de notre
sainte communion qu'ont parlé ses amis du
peuple juif et du peuple romain, pour raconter
ses miracles et ses souffrances à Jérusalem, vous
êtes dans le vrai ; car Jésus, né à Nazareth, à
l'entrée de la belle vallée où se précipite le

fugitif Kison, en descendant des hauteurs abruptes du Thabor, Jésus était un membre de notre sainte confrérie, à laquelle il fut voué dans son enfance, passée dans la vallée du mont Casius où son père trouva, en fuyant, un asile chez un homme de la secte des Esséniens. Car nos frères demeurent en cet endroit en grand nombre vers la frontière d'Egypte, à l'Orient.

Et Jésus fut reçu en même temps qu'un adolescent de sa race, nommé Jean, lorsqu'il passait les années de sa jeunesse en Galilée ; plus tard il visita Jérusalem où il fut sous la surveillance de notre communauté ; à son retour il se rendit à Jutha, où s'élèvent les montagnes, auprès de la fière Massada la forteresse.

Par les doctrines que Jésus a répandues parmi le peuple, par ses signes et ses mots de reconnaissance ou de ralliement, c'est-à-dire par le baptême, la rupture du pain et la présentation du calice, vous avez facilement pu reconnaître,

mes chers frères, qu'il fut un des nôtres ; car c'est un des frères de notre secrète confrérie nommé Jean, membre de notre grande communauté, qui l'a baptisé sur le rivage de la mer Morte, vers l'ouest, dans le Jourdain.

Le baptême est un de nos usages sacrés les plus anciens.

Vous désirez savoir ce qui s'est passé depuis dans la Judée et en dernier lieu à Jérusalem. Vous vous étonnez que des miracles et des choses surnaturelles soient attribués à un Essénien, quoique vous sachiez que tout ce que fait un des nôtres doit être justifié par toute la communauté.

Rappelez-vous donc que les bruitssur certaines choses sont comme le vent : là où il s'élève et se forme, là aussi il chasse devant lui l'air pur ; mais en suivant sa course, il ramasse aussi toutes les émanations et les brouillards de la terre. Lorsqu'il arrive loin de son point de départ, il a groupé des nuages, et au lieu d'un,

courant d'air pur qu'il était à sa naissance, il n'apporte au loin que ce qu'il a ramassé en chemin. Il en est précisément de même des bruits sur Jésus et des vicissitudes par lesquelles il a passé.

Réfléchissez de plus que les hommes inspirés qui nous ont parlé de lui, en ont parlé et écrit sous l'empire d'une forte passion, et que, dans leur saint amour, ils ont cru tout ce que le peuple, dans sa superstition naturelle, ajoutait sur son compte.

Réfléchissez aussi qu'ils ignoraient la pratique de tous les mystères de notre sainte communauté, et que les supérieurs seuls de notre ordre ont été initiés à la secrète conseruation et aux secours mystérieux que Jésus a reçus de nous.

Réfléchissez enfin que notre loi sévère nous défend de prêter publiquement notre concours au peuple, pour intervenir dans le conseil et les décisions des hommes qui gouvernent le pays.

C'est pour cette raison que nous avons agi en silence, que nous avons laissé suivre son cours à la loi, sans cependant négliger de servir secrètement notre ami.

Car Jésus est notre enfant; étant à Jutha, il avait même dû promettre, lors de son entrée au premier degré, que notre ordre remplacerait désormais son père et sa mère, et c'est aussi ce que nous avons été pour lui, ainsi que le prescrivent nos statuts.

Mais afin que vous appreniez la vérité sur tout ce qui s'est passé, je vous écris comme un frère, en pleine et entière connaissance de cause et par amour pour la vérité de notre règle, et je vous parle en témoin oculaire, je vous raconte ce que je sais. Et j'ai beaucoup vu, car, agissant en secret, j'ai coopéré à ce qui s'est passé.

Au moment où je vous écris ceci, mes chers frères, les Juifs ont mangé sept fois l'agneau pascal depuis qu'a été sacrifié notre frère, que

nous aimions tous et dans lequel nous avons vu la glorification de Dieu. Mais je n'ai rien oublié de l'histoire dont j'ai été témoin.

Car aussi vraies que sont les paroles qui effleurent en ce moment mes lèvres, aussi vraies que sont les pensées que je note ici, aussi convaincu suis-je que Jésus fut un élu de Dieu, engendré par l'Esprit éternel.

Il s'appelait lui-même fils de Dieu, il le fut en ce sens qu'il enseigna et agit au nom de Dieu : et il était initié aux mystères de la nature, tant du règne animal que du règne végétal, et de plus initié à la plus grande partie des connaissances humaines, à la connaissance des hommes.

En toutes ces choses nous reconnaissons Dieu. Et celui qui peut dire : Voyez, je viens de Dieu, celui-là peut dire de droit qu'il est envoyé par lui ; car celui qui ne l'est point, ne peut le dire, parce que la parole lui manque : l'esprit ne la lui a point donnée.

II

Afin que vous soyez édifiés sur le compte de l'homme qui a rempli nos cœurs d'une noble pitié et qui a aimé tous les hommes, je vais vous faire connaître son origine; car, dès le principe, il fut élevé pour entrer dans notre ordre (1).

(1) Après la phrase qui précède, la traduction allemande continue ainsi : « Damit Ihr Kunde erhaltet von dem Manne, » der unsere Herzen mit hoher Andacht erfüllt und der alle » Menschen geliebt hat, so will ich Euch erzählen, woher er

C'est pour cela que Joseph fut protégé en secret, pendant sa fuite en Égypte, par notre communauté; elle le guida sans qu'il pût s'en apercevoir. C'est encore pour cette raison qu'il fut dirigé sur la communauté essénienne, établie au pied du mont Casius, auprès du versant de la montagne où les Romains ont bâti un temple dédié à Jupiter.

Et il fut enjoint aux membres de cette maison de l'ordre d'introduire Joseph, sa

« gekommen, denn er wurde erzogen für unsern Bund vom
« Anfang an, da er gezeugt war von einem Essäer, den das
« Weib für einen Gesandten hielt. Denn das Weib war lebhaft-
« ten Gemüthes und suchte im Leben das Ungewöhnliche
« und erfreute sich an dem, was es nicht begreifen konnte.
« — Aber unser essäischer Bruder hatte seine That einge-
« tanden und dadurch gebüsst, dasz unser Bund das Kind
« heimlich aufsuchte und behütete. Und Joseph, ein Mann,
« der Erfahrung hatte vom täglichen Leben und Einsicht von
« der Wahrheit, wurde durch Abgesandte unserer Brüdern-
« chaft ermuntert, das Weib nicht zu verlassen, seinen Glau-
« ben an das heilige der That nicht zu trüben und dem Kinde
« so lange Vater zu sein, bis unser Bund ihn als Sohn auf-
« nehmen könne. »

femme et l'enfant, dans leurs réunions, afin qu'ils apprissent à honorer Dieu et à le louer, à honorer et à louer le Tout-Puissant, et afin qu'ils apprissent encore comment on recevait le pain bénit et le vin consacré.

Selon nos désirs, on avait fait connaître à nos frères de Jérusalem que les ordres avaient été exécutés; que Joseph avait pris place dans le demi-cercle à droite, formé par les hommes, et que sa femme avait été placée à gauche, au milieu des femmes; qu'ils avaient participé au chant des hymnes sacrés, et qu'ils avaient été admis à prendre leur part du pain consacré et à mouiller leurs lèvres au calice qui circulait à la ronde.

Mais, dans cette retraite, Joseph avait dû vouer pour toujours l'enfant à la communauté, et, en retour, l'ancien de l'ordre enseigna à Joseph, qui avait donné son consentement, et qui était maintenant assez instruit, l'ancien enseigna à Joseph, disons-nous, le salut des initiés.

Et cela fut ainsi, afin que, pendant son retour, il pût se recommander aux membres de la communauté et se faire reconnaître.

Et cette dernière lui enseigna sa route pour lui assurer un bon et paisible voyage : elle le pouvait par l'influence secrète qu'elle exerçait.

Ce fut pour le salut de l'enfant que les frères envoyèrent encore Joseph et sa femme vers la contrée où demeuraient beaucoup de Juifs éclairés et étudiant l'Écriture sainte, et où notre ordre avait une communauté. On l'avait déjà informée d'avance qu'elle eût à donner l'hospitalité à Joseph.

C'était à Héliopolis, auprès du temple de Jéhovah, bâti par Onias, dans un site délicieux, planté d'arbres magnifiques.

Lorsque le danger était passé en Galilée, et que l'on ne fut plus en sécurité en Judée sous le Romain Varus, Joseph s'en alla à Nazareth, situé au pied du Thabor.

Mais bientôt Archélaüs inquiéta de nouveau la Galilée, et Joseph fut engagé par ses frères à se rendre par Suhem à Jérusalem, et à se retirer dans notre communauté pour y chercher un refuge.

Et c'est ce qu'il fit; ils arrivèrent le jour de Nisan, pendant que les Juifs célèbrent la Pâque.

Là, je leur parlai en personne, car j'étais encore dans le degré inférieur de l'ordre, et j'obéissais à l'ancien, qui me chargea d'un message pour Joseph.

C'était un homme franc, qui avait des connaissances étendues sur les besoins de la vie; il parlait très-sensément à son fils; il exhortait aussi Marie à chercher à distinguer le vrai de la fiction et à calmer son esprit par la prière et par la raison; car elle avait une âme exaltée qui s'enthousiasmait facilement, et qui portait ses pensées au-delà de cette terre.

C'est aussi pour cette raison qu'elle s'occu-

pait de sujets mystiques et élevés, et qu'elle exerçait une influence sur son fils, le rendant ainsi susceptible de s'exalter pour des sujets extraordinaires.

Mais Joseph ne la critiquait pas ; il avait instruit son enfant d'une manière populaire, et, de cette façon, il le garantissait contre les dangers du mysticisme, que sa mère cherchait à semer dans les champs de son esprit pur et naïf.

III

Lorsque l'enfant Jésus eut parlé des choses sacrées avec les érudits, les pharisiens de Jérusalem ressentirent une grande colère contre ses discours; ils les déclarèrent coupables et dangereux.

Car les pharisiens tenaient à la tradition d'une manière rigoureuse, ainsi qu'à l'explication puérile de la loi. Ils étaient ennemis de tous ceux qui ne croyaient pas comme eux, et qui ne les imitaient pas dans les grimaces du culte extérieur.

Ils faisaient l'aumône par orgueil, ils prêchaient sur le royaume des morts, sur l'influence des bons et des mauvais anges, et puis encore sur l'avenir prédestiné du peuple juif.

Et comme ils avaient un grand parti parmi le bas peuple, ils étaient puissants ; mais l'esprit de Dieu n'habitait point en eux et n'effleurait jamais leurs lèvres.

Joseph ayant compris et pénétré dans nos doctrines, il sut les inculquer, sans être obligé de se servir d'images, à l'esprit de l'enfant qui croissait, et qui sentit aussi lui-même la misère du peuple.

C'était une chose édifiante à voir comment il prêchait la parole de Dieu.

Les scribes le reconnurent pour être Galiléen ; ils le méprisèrent comme ils méprisaient tout le peuple de la Galilée.

Mais plusieurs de nos frères s'étaient aussi rendus au Temple, et, sans se faire connaître, ils l'attirèrent vers eux par leurs saints dis-

cours, mais uniquement dans le but de le protéger.

Car lorsque l'enfant divin eut parlé publiquement dans le Temple, nos frères, préposés à sa garde, apprirent que le danger était suspendu au-dessus de sa tête, ainsi qu'un nuage épais et noir sur la montagne, parce que les pharisiens et les rabbins avaient tenu un conseil secret, dans lequel ils avaient avisé aux moyens de poursuivre l'enfant même hors de la Galilée, et cela à cause de la doctrine qu'il professait.

C'est dans ce but qu'ils l'engagèrent, en lui tenant des discours chaleureux sur la loi souveraine, à les suivre dans la réunion du Sophérim; car ils remarquèrent que, poussé par l'esprit, il oubliait toutes autres matières.

C'est ainsi qu'il perdit son père et sa mère dans la grande ville de Jérusalem; encombrée d'un peuple immense venu de toutes les provinces juives à cause de la célébration de la fête.

Mais les amis Esséniens avaient secrètement pris des informations; et si les scribes semblaient être toujours de plus en plus ravis des questions pleines de sagesse que leur faisait l'enfant galiléen, s'ils étaient de plus en plus charmés de ses discours, dans lesquels respirait la soif de la sagesse, il ne nous sembla cependant pas en sûreté, surtout parce qu'un rabbin, qui avait conçu un attachement extraordinaire pour Jésus, et qui paraissait être devenu son ami sincère et son maître, fut obligé de s'absenter pour un voyage qu'il avait à faire à Jéricho. Durant son absence, la ferveur de l'enfant dans le combat contre le mensonge et l'immoralité ne diminua point, et ne fut pas tempérée par une froide prudence.

C'est pour cela que nous en parlâmes à Joseph et à sa femme, qui était dans une grande tristesse parce que le mari d'une amie affectionnée venait de mourir, et qu'elle sortait d'apprendre cette perte.

Et comme elle désirait voir cette amie, comme elle voulait quitter Jérusalem, elle avait vainement cherché son fils pendant trois jours. Ce ne fut que le quatrième, qu'instruite par nos frères, elle le retrouva dans le Sophérim.

Or, le rabbin qui s'était attaché à l'enfant, était secrètement un affilié de notre communauté, et ce fut lui qui avait été chargé d'en prendre soin.

Et c'est ainsi qu'il arriva que Marie, son mari et son fils s'en retournèrent promptement en Galilée.

Là, Marie trouva son amie désolée, qui se nommait Elisabeth.

Elle avait auprès d'elle son fils qu'on appelait Jean.

Les deux jeunes gens se prirent d'une vive amitié l'un pour l'autre. Ils se promenaient dans les montagnes sauvages et discouaient sur des sujets élevés et sacrés. Ils devinrent des amis intimes, et leur affection réciproque

augmenta à mesure qu'ils apprirent à se mieux connaître et à mesure qu'ils s'instruisaient de la vérité qu'ils cherchaient tous les deux.

Mais Jean, fils de Zacharie, avait été initié de bonne heure à la doctrine des Nazaréens.

Il pratiquait l'abstinence et maîtrisait puissamment le pouvoir de ses passions.

Il connaissait intimement la loi et la tradition.

Mais il ne comprenait pas comme Jésus le beau et le sublime dans la nature, qu'attestent avec tant de force les montagnes et les forêts.

Il avait un dégoût profond pour les pratiques des païens, et une forte répulsion pour les despotes.

IV

Mais le temps était arrivé où Jésus devait être reçu dans le premier degré de notre secrète sagesse.

Et dans la vallée, non loin des rochers de Massada, il y avait une maison de notre ordre, dont le supérieur rencontra un jour les deux jeunes gens dans la vallée ainsi qu'il en avait eu le désir.

Et il écouta leurs discours, et lorsqu'il se mit à louer la sagesse et la vertu, pratiquées,

fortifiées et protégées dans la communauté, Jésus demanda quelle était la voie qu'il fallait prendre pour entrer dans cet ordre.

Comme il s'enflamma d'un saint enthousiasme, Jean imita son exemple.

Le supérieur fit une prière qui transporta Jésus dans l'adoration de Dieu.

Et ainsi que l'ordonnaient les règles de la communauté, le supérieur leur dit :

« Vous deviendrez mes frères. Lorsqu'à la nouvelle lune prochaine vous reverrez briller les feux de la montagne du temple, revenez en cet endroit. Celui qui s'est consacré à notre règle, consacre aussi sa vie au service de ses semblables. Dis à ton père Joseph que le temps est venu d'accomplir ce qu'il a autrefois promis au pied du mont Casius. »

Et le supérieur s'en alla.

Joseph se souvint de sa parole et de ses devoirs envers nos frères. Il avoua à Jésus qu'il n'était point son père.

Mais l'entrée de l'enfant dans la communauté fut tenue secrète, de crainte des Gaulanites.

Et lorsque le soir de l'époque prévue, les signaux nocturnes parurent sur la montagne, Jésus et Jean s'empressèrent de gagner le lieu indiqué du rendez-vous. A l'endroit convenu, ils étaient attendus par un émissaire de l'ordre, vêtu en blanc.

Et Jésus fut reçu selon les règles.

Les deux jeunes gens avaient subi les épreuves pendant le chemin qui les conduisait dans le sein de l'assemblée, où les frères étaient assis dans un demi-cercle et séparés selon les quatre degrés de la sagesse. Ainsi en présence des sages assis tous ensemble dans leurs robes blanches, la main droite appuyée sur la poitrine et la gauche pendante le long du corps, les deux jeunes frères prononcèrent les vœux. Car un cœur pur peut seul arriver à la contemplation de la sainteté.

Et ils promirent de renoncer aux trésors ter-

restres, à la gloire d'ici-bas comme à la puissance dans ce monde.

Ils promirent obéissance et discrétion par le baiser fraternel.

Selon la teneur de nos vœux et ainsi que nous sommes tous obligés de le faire, ils furent conduits dans une caverne solitaire, où ils restèrent trois jours et trois nuits, afin de procéder encore une fois à leur examen de conscience.

Le troisième soir on les reconduisit au sein de l'assemblée des frères, pour être interrogés et pour prier ensuite.

Et lorsqu'ils eurent reçu le baiser fraternel, on les vêtit de robes blanches, symbole de la plus sainte pureté. On leur fit tenir une bûche, emblème du travail de notre ordre. Lorsqu'ils eurent entonné le chant des louanges et pris en particulier et non en commun, ainsi que le commandent les règles de l'ordre, le repas d'amour et de charité, on les congédia afin qu'ils

restassent solitaires et séquestrés du monde pendant douze lunes, sous la surveillance du supérieur de notre communauté, et cela pour se rendre dignes des grades supérieurs de notre sagesse.

Et ils grandirent tous deux dans la puissance de leur destinée céleste.

Jésus montrait un caractère joyeux, tandis que Jean cherchait la solitude et voilait son âme d'une sombre gravité.

Lorsque l'année fut écoulée, ils furent initiés par l'ordre une seconde fois, et cela encore pendant une nouvelle lune : ils furent initiés à la science d'un degré supérieur et reçus enfin comme véritables membres de la communauté.

— « Fouillez et cherchez dans l'Ecriture, »
— leur dit-on, lorsqu'ils eurent eux-mêmes un bon témoignage de leur conduite, lorsqu'ils eurent prié, chanté, pris le repas de charité.

Et alors aussi on les conduisit chacun dans sa cellule solitaire, où ils devaient exercer la piété.

Ils avaient accompli toutes les prescriptions,

V

Il est permis à tout frère reçu, comme vous savez, de rester au sein de la communauté ou d'entrer dans le monde pour exercer l'art de guérir ou pour enseigner.

Jean se livra donc à la médecine et Jésus à l'enseignement des hommes.

Car il se sentait poussé par l'esprit de Dieu et il désirait, de plus, par sa vie et ses paroles, glorifier parmi le peuple la sagesse essénienne.

C'est ainsi que Jean retourna à Jutha, dans la solitude, et Jésus à Nazareth.

Le vœu sacré qu'il avait fait à l'ordre devait subir l'épreuve, et il le garda admirablement. Car il aimait Marie, la plus jeune sœur de son hôte et de son ami Lazare; et elle aussi aimait Jésus.

Mais, comme vous savez, l'Essénien promet de rester célibataire : il fait vœu de ne pas suivre ses désirs et ses penchants, pour que le saint travail n'en souffre pas.

Le génie de l'ordre et le besoin de la pratique de son enseignement furent plus puissants que sa tendresse pour une femme. Tous deux pleurèrent amèrement lorsqu'ils se séparèrent.

Telle est l'histoire du frère dont je dois vous raconter, mes chers frères, la mort douloureuse, et dont je dois vous expliquer encore les miracles que la renommée a fait parvenir jusqu'à vous.

Ce que je viens de vous rapporter, est pour

vous convaincre que le Crucifié fut un frère réel de notre règle, car nous avons eu soin de conserver le souvenir de ce qu'il a fait et de ce qui lui est arrivé.

Vous cesserez donc de douter puisque vous avez appris que Jésus fut un Essénien qui alla courageusement au devant de la mort.

Car la plus belle récompense de notre ordre, c'est de mourir pour la vertu.

Mais les Juifs et les hommes qui ont été ses disciples, ont fait beaucoup de récits sur lui. Ils rapportent qu'il se passa des choses extraordinaires pendant et après sa mort ; ils prétendent qu'ils l'ont vu après son trépas sur les routes et sur les montagnes, et cela quand ils le croyaient mort depuis longtemps.

C'est pour cela qu'ayant appris ces bruits, vous me demandez des éclaircissements.

Car nous possédons une science et une sagesse sur une infinité de choses, qu'un voile sacré cache aux yeux du peuple.

Mais au moment où je dois retracer mes souvenirs, mes yeux se remplissent de larmes ; car ils aperçoivent de nouveau l'image du frère au moment de ses tourments mortels, et la plaie de mon âme redevient saignante.

Car les douleurs que m'arracha le saint courage de notre ami se renouvellent en moi. Il était envoyé par Dieu, élu du Tout-Puissant, pour que durant sa vie il enseignât le royaume des cieux et glorifiât la vertu.

C'est pour cette raison qu'il fut le frère chéri de notre communauté, car il n'était pas seulement pieux et sage, mais il avait encore acquis les connaissances que possède notre ordre sur les secrets de la nature, sur les vertus et les influences des plantes, des sels et des minéraux sur le corps humain.

C'est pour cela qu'il fut un maître inspiré et expert dans l'art de guérir, comme le sont aussi nos supérieurs.

VI

Entendez donc ce qui s'est passé il y a sept pâques, écoutez ce qui a eu lieu à Jérusalem.

J'ai tout suivi de mes propres yeux, et ce que j'ai observé, j'ai dû le garder comme un secret pour le monde.

Et vous, mes chers frères, vous ne dégradez point votre science, et comme tous nos autres frères vous louerez Dieu que les événements que je vais vous rappeler aient eu lieu tels qu'ils se sont passés.

Car les juifs et les païens ne croient que quand ils palpent les choses divines avec les mains, ou que lorsqu'ils ne peuvent les expliquer par la voix de la sagesse.

C'est pour cette raison que nous avons caché au peuple ce que nous avons fait, afin de ne pas affaiblir la puissance miraculeuse relative aux conséquences heureuses des faits.

Car ceux qui écrivirent et propagèrent la vie de Jésus, étaient des hommes pieux et distingués.

Mais ce qu'ils ont écrit, ils ne l'ont pas toujours vu de leurs propres yeux, et ils ont puisé dans le puits impur des *on dit* et des bruits qui circulent, dans les sources douteuses de la superstition et de l'exagération.

Or, ce que l'on apprend sur le compte d'un maître chéri, est toujours cru par exagération et par piété.

C'est ce qui arriva précisément avec ces élus du peuple qui se nomment disciples de Jésus.

Car plusieurs d'entre eux n'ont appris et écrit que ce que la tradition, qui passe de bouche en bouche, leur rapportait sur les derniers miracles de la vie de notre frère bien-aimé. Il y en a d'autres, témoins des choses qui se passèrent, mais qui n'ont rien pu rapporter relativement aux miracles.

Je vais vous confier en secret ce qui s'est passé à mes yeux ou à ceux de mes frères de la communauté de Jérusalem. Car notre communauté était parfaitement instruite, et un Essénien ne dit jamais que la pure vérité.

Car la parole de tout homme doit glorifier Dieu et témoigner de lui, puisque c'est Dieu qui lui a donné la parole.

Nous aurions peut-être pu sauver notre frère bien-aimé de la vengeance de ses ennemis, si les événements ne s'étaient accélérés et si nos statuts ne nous défendaient de nous mêler des choses publiques.

Mais nous l'avons sauvé en silence et secrète-

ment lorsqu'il eut accompli l'œuvre de sa mission divine en faveur de ce monde.

Car ce n'est pas en mourant réellement pour la foi que les œuvres de l'homme sont glorifiées. Ce qui glorifie, c'est qu'on aille pour l'amour de la foi au devant des douleurs avec courage et confiance.

Et cette volonté, quand elle est ferme et inébranlable, complète et achève l'œuvre pour ce monde.

Ecoutez et apprenez donc ce que je vous écris, afin que vous puissiez juger des bruits qui vous sont parvenus d'ici par Rome....

(Il se trouve en cet endroit une grande lacune faite par le temps dans l'original, et qu'il a été impossible de déchiffrer d'après les caractères qui subsistent)....

VII

Le cortège sortait de la porte de la vallée qui conduit de Jérusalem à Golgotha, cortège dans lequel étaient les condamnés, c'est-à-dire Jésus et les deux criminels. On les menait à la place d'exécution, et les femmes qui les accompagnaient se désolaient hautement lorsqu'elles virent Jésus, dont les plaies faites par la flagellation saignaient abondamment, s'affaisser presque sous le poids de la croix qu'on lui faisait porter.

Et lorsqu'ils furent arrivés sur la colline Gihon qui est stérile et située au nord, là où le champ des morts conduit à travers le sommet des montagnes, ils firent halte et Jésus tomba à terre, parce que les forces de son corps martyrisé l'abandonnèrent.

Et en ce moment les soldats romains et les satellites du Sanhédrin choisirent le lieu où devaient être dressées les croix.

Et lorsque ce fut fait, ils apprêtèrent aussi la boisson qu'on donne aux condamnés avant de les crucifier, pour les engourdir et pour diminuer leurs souffrances. Cette boisson, préparée avec du vin aigre et de l'absinthe, est appelée poska.

Mais Jésus ne voulut pas mourir pour la foi et la vérité dans l'état d'un homme enivré. Ayant appris dans notre ordre quelles étaient les propriétés des végétaux, il refusa la boisson lorsqu'il connut sa composition.

Quand les croix furent dressées en terre, le

jugement encouru par Jésus devait être exécuté sur sa personne. Le dépouillement des vêtements en faisait partie. Mais comme il n'en portait plus depuis la flagellation, et comme il n'était vêtu que d'un manteau de soldat, on lui fit reprendre d'abord ses propres vêtements pour ensuite l'en dépouiller, ainsi que la loi l'ordonne et que l'usage le consacre.

Selon le désir des satellites du Sanhédrin, la croix de Jésus était dressée entre celles des deux criminels, parce qu'on témoignait ainsi que son crime était le plus grand.

Les bourreaux avaient fait aussi une distinction dans sa croix. Car d'habitude les croix étaient construites de telle façon, que le montant vertical ne dépassait pas la pièce transversale.

La croix de Jésus, au contraire, laissait considérablement dépasser le montant perpendiculaire au-delà de la pièce horizontale, au centre de laquelle il était assemblé.

Les exécuteurs saisirent Jésus et le posèrent sur l'instrument de supplice.

Ils le placèrent sur le petit pieu qui accompagne chaque croix, pour que son corps y reposât pendant qu'on le liait.

Et ils lui lièrent les bras sur la pièce transversale, comme d'habitude, avec de fortes cordes, et d'une manière tellement solide que tout le sang reflua vers le tronc; et il ne respira qu'avec peine.

Ils lièrent de même les pieds jusqu'à la moitié de la hauteur des jambes, et cela avec de fortes cordes; et la vie reflua nécessairement vers le corps.

Quand cette opération fut terminée, ils fixèrent de gros clous en fer à travers les mains. Mais ils ne lui en mirent point aux pieds, parce que ce n'était pas l'usage.

Je vous donne ces détails, mes chers frères, parce que vous m'avez demandé ce que signifiait le bruit qui rapportait qu'on lui avait éga-

lement passé des clous à travers les pieds.

Lorsque le Juste fut exposé sur la croix, en proie à d'atroces douleurs, au soleil brûlant de midi, qui, ce jour-là, était surtout ardent et propre à énerver l'homme le plus robuste, les soldats romains se saisirent de ses vêtements comme butin, ainsi que l'ordonnait la loi. Ils coupèrent la robe du dessus en quatre parties ; mais la robe de dessous, qui n'était point formée de plusieurs pièces, ne put être divisée par eux. Et ils la tirèrent au sort.

Lorsque, par la révolution du soleil, la journée s'avancait et que midi fut passé, les curieux sortirent de la ville et les prêtres vinrent aussi repaître leurs regards au spectacle du sacrifice accompli par leur vengeance criminelle. Ils se moquèrent de l'homme accablé de douleurs et de peines, et encouragèrent le bas peuple à l'injurier.

Mais Jésus soupirait en secret : il élevait ses regards fatigués au ciel. Il n'entendait pas qu'au

loin les femmes galiléennes de sa tribu pleuraient amèrement et se tordaient violemment les mains.

Mais ces soupirs et ces angoisses furent couverts par le bruit d'un nombre considérable de chevaux. Car, accompagné d'un long cortège de ses satellites, le grand-prêtre Caïphe venait pour insulter le Fils de Dieu crucifié. Et ses injures étaient si distinctes, que l'un des deux criminels imita son exemple. Car ce dernier avait espéré secrètement un miracle par lequel Jésus devait le délivrer.

Mais, pour se moquer des Juifs, les Romains avaient attaché au-dessus de la croix du Juste une inscription en quatre langues, dans laquelle Jésus était appelé le roi des Juifs.

Les prêtres en ressentirent de la colère ; mais, comme ils craignaient Pilate, ils se vengèrent sur le Juste crucifié en lui adressant de nouvelles injures.

VIII

Et, lorsqu'il commençait à faire nuit, le peuple se dispersa et s'en retourna à la ville.

Mais les amis de Jésus, ses disciples et les supérieurs de notre sainte communauté, étaient restés sur le mont Golgotha.

Car notre ordre avait une colonie dans le voisinage, où il y avait un lieu de réunion destiné à la pratique de la piété et de la communion d'amour.

Alors Jésus reconnut, parmi les femmes de

Galilée qui pleuraient, sa mère, et Jean qui restait muet.

Et Jésus prononça en criant et dans les plus cuisantes douleurs les paroles du xxii^e psaume. Il semblait prier Dieu de le délivrer bientôt de ses angoisses.

Non loin de lui restaient encore quelques pharisiens qui voulaient l'injurier, parce qu'ils étaient eux-mêmes en colère qu'il ne s'opérât pas de miracle.

Car ils auraient vu avec plus de plaisir et de contentement que Jésus fût descendu de la croix comme sauveur du peuple.

Mais la chaleur de l'atmosphère augmentait de telle sorte que les hommes et les animaux semblaient défaillir. Il se préparait, dans l'air et sous terre, un feu qui les purifie naturellement toujours.

Les frères esséniens s'aperçurent, par leur science de la nature, qu'il allait y avoir un tremblement de terre, comme il y en

avait. déjà eu auparavant du temps de nos pères.

Et vers le soir la terre trembla avec violence.

Le centurion romain fut effrayé et adressa des prières aux dieux qu'il vénérât, parce qu'il croyait que Jésus était un de leurs favoris.

Lorsque le tremblement de terre eut déblayé le lieu du supplice du peuple effrayé qui fuyait vers la ville, le centurion, homme généreux et compatissant, permit que Jean portât la mère de Jésus au pied de la croix.

C'était au moment où Jésus eut soif. Car les douleurs lui donnèrent une grande chaleur, et ses lèvres devinrent brûlantes.

Et à cet instant un soldat trempa une éponge dans du vin aigre, la mit au bout d'une tige d'hysope et l'approcha des lèvres de Jésus, qui s'y désaltéra.

Et lorsqu'il eut recommandé sa mère à Jean,

la nuit augmenta, quoiqu'il y eût pleine lune et qu'elle dût éclairer la terre.

Et il s'éleva de la mer Asphaltite un brouillard rouge et épais qui couvrit les collines voisines de Jérusalem : dans ce moment-là la tête de Jésus s'affaissa.

Et lorsqu'il s'endormit en prononçant ses dernières paroles de douleur, l'air retentit d'un grand bruit. Ceux des Juifs qui étaient encore restés auprès de lui furent saisis d'une terreur profonde; car ils croyaient que les mauvais génies qui flottent entre le ciel et la terre s'approchaient pour punir le peuple.

Mais ce n'était que le mugissement de l'air qui précède toujours les tremblements de terre.

Et au même instant la montagne trembla, la contrée et la ville furent ébranlées, les murailles épaisses du lieu très-saint du Temple furent également ébranlées, et le grand rideau fut déchiré parce qu'il était tendu.

Au dehors aussi les rochers se fendirent, les tombeaux des riches et des puissants qui étaient taillés dans le roc s'abîmèrent, et avec eux les restes de plus d'un mortel.

Les Juifs s'imaginèrent que ces signes étaient surnaturels, et le centurion crut à la divinité et à l'innocence de Jésus, dont il consola la mère.

Mais les frères esséniens, qui connaissaient les phénomènes de la nature, eurent foi en la sainteté de leur frère sans rien admettre de surnaturel. Toutefois, ils n'osèrent éclairer le peuple, parce que ce qui se passait était un secret que les initiés seuls connaissaient.



IX

Vous nous avez reproché, mes chers frères, de ne pas avoir sauvé notre ami du supplice et de la croix par notre puissance secrète.

Je n'ai besoin que de dire ceci : d'abord notre loi nous défend d'agir publiquement ; ensuite deux de nos frères, puissants et ayant l'expérience de la vie, s'employèrent avec ardeur et en secret auprès de Pilate et du conseil des Juifs pour prouver l'innocence de Jésus. Mais leurs démarches restèrent sans résultat, parce

que Jésus demandait lui-même à mourir pour la vertu et pour la vérité, afin d'accomplir la loi.

Car les Esséniens ne connaissent pas de plus belle mort que celle subie pour la vertu.

Et il y avait un homme riche et considéré du peuple, qui se nommait Joseph d'Arimate, qui faisait partie du conseil. Il était intelligent et semblait ne se déclarer publiquement pour aucun parti. Mais il appartenait secrètement à notre sainte règle et il vivait selon nos lois. Il avait pour ami Nicodème, homme sage et appartenant à nos grades supérieurs. Il connaissait les secrets des thérapeutes et vivait fréquemment parmi nous, car il était un de nos frères.

Quand le tremblement de terre eut chassé de Golgotha bon nombre de peuple, Joseph et Nicodème arrivèrent au pied de la croix.

Ils avaient déjà appris, non loin de Golgotha, où la communauté possède une propriété des Esséniens, la mort du Crucifié, et, malgré leur

profonde douleur, ils s'étonnèrent cependant qu'il fût déjà mort. Car il y avait à peine sept heures qu'il avait été supplicié.

Ils ne crurent pas à cette mort et s'empressèrent de se rendre sur les lieux de l'exécution.

Là, ils trouvèrent Jean seul, car il ne voulut pas s'en aller sans avoir vu ce que l'on ferait du précieux corps inanimé de son ami. Joseph et Nicodème examinèrent Jésus, et tout à coup le dernier de ces deux hommes tira Joseph à part et lui dit :

— Aussi vrai que je suis initié à la connaissance de la nature et de la vraie physique du corps humain, aussi certain suis-je qu'il y a un moyen de salut.

Et comme Joseph ne le comprenait pas, il lui défendit, ainsi qu'à moi, de dire un seul mot à Jean.

Car notre frère devait être sauvé de la croix au moyen d'un grand mystère, d'un secret profond.

Nicodème s'écria :

— Il faut que nous ayons le cadavre en notre possession, et au plus tôt, et avant qu'on ne lui brise les jambes ; car il peut encore être sauvé.

Et en s'apercevant de l'ardeur extrême qu'il avait mise à prononcer ces mots, il jeta ses regards autour de lui et ajouta sagement :

— Sauvé d'une inhumation infamante.

Il persuada à Joseph d'oublier ses prérogatives et ses égards pour le haut conseil et de voler auprès de Pilate pour sauver son ami, et pour lui demander la permission de faire descendre le corps de la croix encore avant la nuit, pour le déposer ensuite dans une grotte préparée par Joseph pour sa propre sépulture.

Et je compris ses paroles et restai avec Jean pour faire le guet auprès de la croix, afin d'empêcher qu'on ne brisât les jambes à Jésus.

Or, comme la loi ne permettait pas qu'un condamné restât la nuit attaché sur la croix,

on voulut ce jour-là, au commencement du sabbat, enlever les corps de la croix et les enterrer.

Car le haut conseil des Juifs avait déjà demandé à Pilate de charger le centurion de faire briser les jambes par ses soldats, afin d'avoir la certitude de la mort des suppliciés, pour pouvoir ensuite les enterrer.

Au moment où Joseph et Nicodème s'empres-
saient de remplir chacun la mission secrète que Dieu leur avait inspirée, arriva déjà au mont Golgotha le messager qui apportait l'ordre au centurion de faire descendre les corps de la croix.

Mon âme frémit à cette nouvelle; car je savais qu'il ne pouvait plus être sauvé s'il était touché avec violence, et encore moins si on lui cassait les jambes.

Et Jean fut effrayé, non du danger de nos projets qu'il ignorait, mais de la crainte de voir maltraiter le corps inanimé de son ami.

Car Jean croyait que Jésus était réellement mort.

Et lorsque le messager arriva, je m'empressai auprès de lui, croyant que Joseph avait déjà vu Pilate. C'est ce que je croyais dans mes angoisses. Mais en réalité cela était matériellement impossible.

— Est-ce Pilate qui vous envoie ? lui demandai-je.

Il me répondit :

— Je ne viens pas de sa part, mais envoyé par le greffier qui, dans de pareilles circonstances, fait les affaires du gouverneur.

Alors aussi le centurion s'aperçut de mes inquiétudes et il me regarda fixement.

Je lui demandai avec douceur s'il n'avait pas appris que cet homme crucifié n'était point un personnage vulgaire ; qu'il voulût bien ne pas le défigurer et le flétrir, qu'il y avait en ce moment un homme riche de la nation auprès de Pilate, pour lui offrir une somme d'argent

afin qu'il lui livrât le corps pour l'enterrer convenablement.

Sachez, mes chers frères, qu'il était d'usage que Pilate donnât souvent le corps des crucifiés pour de l'argent, et qu'il permettait à celui qui l'avait acheté de l'enterrer.

Il se trouva que le centurion eut l'âme sensible et compatissante. La résignation et l'innocence du crucifié l'avaient rendu bien disposé pour ses amis.

Car lorsque les soldats eurent brisé avec de fortes massues les jambes du criminel placé à la gauche de Jésus, et qu'il eut aussitôt cessé ses lamentations, le centurion passa devant la croix de Jésus au même instant et dit :

— Ne frappez pas celui-ci, car il est déjà mort.

Et ils se contentèrent d'achever le criminel placé à droite.

X

Et pendant que Jean tremblait encore qu'on enterrât son ami avec les larrons sur le mont Golgotha, il vit s'avancer rapidement vers le Calvaire un homme qui venait de la forteresse d'Antonia.

Il venait de la part du gouverneur et apportait l'ordre au centurion de se rendre au plus vite auprès de Pilate.

— Que peut-il me vouloir à cette heure? demanda le militaire.

Et le messager répondit que Pilate désirait savoir d'une manière positive si Jésus était déjà mort.

— Il l'est, dit le centurion, et c'est pour cela que nous ne lui avons pas brisé les os.

Et afin de satisfaire Pilate d'une manière plus certaine, un soldat porta un coup de lance dans le corps de Jésus, et de telle sorte que le coup pénétra à la superficie du côté, au-dessus de la hanche gauche.

Le corps resta immobile, et c'est ce qui prouva la mort au centurion.

Il s'en alla tout de suite pour faire son rapport.

Or, il s'échappa, et cela d'une manière fort inattendue, de l'eau mêlée de sang de la plaie insignifiante qui venait d'être faite. Jean en fut étonné.

Quant à moi, cette circonstance augmenta mon espoir. Car j'avais appris par la communication de nos connaissances scientifiques,

qu'il aurait dû sortir du sang caillé de la plaie, comme indice de mort.

Mais, au contraire, de l'eau mêlée de sang continuant à couler, je respirais, mais avec inquiétude, parce que je m'impatientais de ne pas voir revenir Joseph et Nicodème.

Alors s'approchèrent enfin des femmes galiléennes qui revenaient de Béthanie, où l'on avait conduit Marie, mère de Jésus; elle était en ce lieu auprès d'amis de notre communauté.

Et parmi elles, il y en avait une nommée Marie, fille de Lazare, qui avait aimé Jésus, et elle pleurait à chaudes larmes. Mais avant qu'elle ne pût faire part de ses peines à Jean, qui ne détournait plus ses yeux de la blessure faite au côté de Jésus, Joseph et Nicodème s'avancèrent avec rapidité; car, par la noblesse de ses sentiments, Joseph était parvenu à attendrir le cœur de Pilate, ainsi que celui de sa femme. C'était à sa requête que Pilate avait

fait prendre des informations sur la certitude de la mort du crucifié.

Il avait en outre cédé le corps à Joseph, à l'homme riche, sans cependant lui demander de rançon.

Car Pilate estimait beaucoup Joseph; ensuite il sentait de secrets remords d'avoir consenti à l'exécution.

Lorsque Nicodème se mit à examiner la plaie et qu'il vit qu'il en sortait des exsudats rougeâtres, ses yeux étincelèrent d'un nouvel espoir, il encouragea ceux qui l'entouraient, parce qu'il présumait ce qui avait effectivement eu lieu. Il tira Joseph à part, vers moi, mais à distance de Jean; et il dit avec vivacité mais à voix basse :

— Mes chers amis, espérez et agissez, car Jésus n'est pas mort; il ne paraît seulement être mort que parce que ses forces se sont épuisées.

Et tandis que Joseph s'était rendu auprès de Pilate, moi, de mon côté, je m'étais rendu dans

notre communauté pour y prendre certains ingrédients, certaines drogues utiles et employées dans les cas de blessures analogues.

— Mais ne dites pas à Jean, continua Nicodème, que nous voulons rappeler Jésus à la vie; car il ne pourrait pas maîtriser assez prudemment sa joie et la dissimuler devant le public. L'indiscrétion serait dangereuse pour nos projets. Car alors nos ennemis nous tueraient infailliblement avec lui.

Quand il eut prononcé ces paroles, ils s'empressèrent auprès de la croix, et firent immédiatement délier Jésus, ainsi que l'ordonnaient les enseignements de la médecine. On lui ôta les clous des mains, et l'on posa doucement le corps à terre. Nicodème prépara de longues bandelettes de byssus enduites d'onguents liquides et fortifiants qu'il avait apportés avec lui, et qui étaient au nombre des secrets de notre ordre.

Il en entourra le corps de Jésus, afin d'en dé-

tourner, dit-il, la corruption jusqu'à la fête, pour ensuite l'embaumer.

Ces médicaments liquides avaient un effet fortifiant. Ils étaient employés par nos frères esséniens, qui connaissaient la médecine, pour prolonger la vie aux approches du sommeil de la mort.

Et lorsque Joseph et Nicodème se penchèrent sur la figure de Jésus, ils l'inondèrent de leurs larmes brûlantes, et lui soufflèrent leur haleine et réchauffèrent ses tempes.

Quoique Joseph se fût abandonné au doute, Nicodème le consola et le soutint en promettant la réussite de ses expériences.

Nicodème enduisit de baume les deux plaies des mains. Mais il s'opposa à ce qu'on fermât la légère blessure des côtes, car il pensait que la suppuration était salutaire.

— Elle dégageait, disait-il, les eaux du cœur, où elles s'étaient concentrées pour engourdir la vie.

Mais Jean, dans sa tristesse, ne croyait pas au germe somnolent de la vie, et il pensait ne revoir l'ami bien-aimé que dans le Schéol.

Le corps fut déposé dans la grotte voisine, qui appartenait à Joseph. On y brûla de l'aloès et d'autres matières fortifiantes et surexcitantes.

Quand le corps fut couché sur de la mousse, on ferma l'entrée principale de la grotte au moyen d'un tambour pesant en pierre que l'on nomme Gotal, afin de conserver la vapeur des fumigations dans l'intérieur de la grotte.

Jean s'en alla avec les autres à Béthanie pour consoler la mère désespérée de Jésus.

XI

Quoique le sabbat fût commencé, Caïphe avait envoyé des espions, parce qu'il lui semblait important de connaître les amis secrets de Jésus.

Car il se défiait de Pilate, parce qu'il avait livré le corps sans rançon ; il se méfiait également de Joseph d'Arimathie, car il était riche, rabbin, et membre du haut conseil.

Joseph ne s'était jamais auparavant déclaré publiquement pour la cause de Jésus, et au-

jourd'hui ce même homme lui donnait sa propre sépulture. Caïphe soupçonnait Joseph, l'homme riche, de projets secrets combinés avec les Galiléens; et comme il savait qu'on embaumerait le corps aussitôt la fête du sabbat passée, il espérait prendre les amis du Galiléen sur le fait.

Car il s'imaginait que Joseph et Pilate tramaient quelque complot contre les Juifs. Ces pensées l'inquiétèrent; il désirait saisir les éléments d'une accusation secrète contre Joseph pour le faire arrêter.

Il dévoila lui-même ses pensées. Car il envoya bien avant dans la soirée une foule de satellites et d'hommes à la solde des prêtres et du haut conseil, dans un lieu secret, non loin de la grotte de sépulture où Jésus était déposé, et, un peu plus loin, se campa secrètement un détachement de la garde du Temple, pour prêter main-forte, au besoin, aux serviteurs du grand-prêtre. Mais vous avez été induits en er-

reur lorsqu'on vous a rapporté que c'étaient des soldats romains ; car le grand-prêtre ne voulut pas s'en servir, puisqu'il se méfiait de Pilate.

Sur ces entrefaites, Nicodème et moi nous nous étions empressés de nous rendre au sein de l'assemblée sacrée des Esséniens.

Il fut tenu un conseil des plus anciens et des plus sages, afin d'aviser au secours, et particulièrement pour interroger les plus érudits dans l'art de guérir, sur la manière dont on devait traiter le corps de Jésus.

La réunion décida d'abord qu'on devait immédiatement placer une garde auprès du tombeau. Car Joseph et Nicodème voulaient retourner tout de suite à la ville pour prendre les mesures ultérieures.

Mais après minuit, et lorsque le matin approchait déjà, la terre trembla de nouveau. Car l'atmosphère avait été chaude et lourde pendant toute la nuit.

Vers le matin, quand la terre fut de nouveau

ébranlée, des quartiers de roches se déplacèrent, le vent souffla avec violence, et à travers les fentes des rochers jaillirent des langues de feu qui colorèrent les brumes rougeâtres du matin.

Et comme la nuit avait été un temps d'angoisses et d'épouvante, comme le tremblement de terre avait fait errer par frayeur et en gémissant les bêtes fauves, comme la lampe suspendue dans le sépulcre avait projeté dans cette nuit de terreurs des ombres vacillantes à travers la faible ouverture de l'entrée, les satellites du sacerdoce eurent peur en entendant le bruit dans les airs et le fracas de la terre.

Et lorsqu'un des frères esséniens eut revêtu ses habillements de fête, comme l'avait décidé l'assemblée, et comme l'ordonnait la loi du quatrième degré, il se dirigea vers le tombeau à travers les rochers et par le sentier que la communauté seule connaissait.

Et lorsque le frère, jeune homme vêtu de la robe blanche de l'ordre, parut sur la montagne, et comme il s'approchait insensiblement et toujours de plus en plus à travers le brouillard matinal, épais et étouffant, les lâches serviteurs de Caïphe, dont la peur avait augmenté pendant les événements de la nuit, crurent qu'un ange descendait des rochers.

Quand le jeune Essénien fut arrivé auprès du tombeau qu'il devait garder, et lorsqu'il se fut assis sur le tambour en pierre qu'il avait tourné et déplacé, ainsi qu'on le lui avait ordonné, les satellites des prêtres prirent la fuite et allèrent raconter dans la ville qu'un ange les avait chassés.

Et lorsque ce jeune Essénien, qui était un novice, se fut assis sur le tambour, arriva une nouvelle secousse, et au même instant l'air frais pénétra dans la grotte et éteignit la petite lampe placée auprès du tombeau. Alors aussi l'aurore naissante éclaira ces lieux d'angoisse.

XII

Trente heures s'étaient écoulées depuis la mort présumée de Jésus.

Notre jeune Essénien entendit un léger gémissement dans la grotte, et au moment où il y entra pour voir ce qui s'y passait, il sentit dans l'air une odeur étrange. L'air était chargé de chaleur et avait toujours cette odeur quand il y avait des éclairs et que la terre vomissait du feu.

Le jeune homme vit avec un frisson de joie

que celui qu'on croyait mort remuait les lèvres et respirait.

Il alla à son secours et entendit de légers sons s'élever de sa poitrine ; le visage s'anima, car les yeux s'ouvrirent et se fixèrent immobiles sur notre jeune novice comme pour l'interroger.

Tout cela se passait au moment où j'étais sorti avec nos frères du premier degré, qui avaient été convoqués par Joseph et par Nicodème pour tenir une réunion secrète afin d'aviser aux mesures à prendre.

Nicodème, le médecin habile, avait sur lui de nouveaux baumes ; il disait chemin faisant que, pendant un tremblement de terre, l'air était salubre et qu'il persistait à croire que Jésus n'était point encore mort.

Et il parlait de l'eau et du sang qui sortaient de la plaie, et prétendait que c'était un signe de vie.

Durant ces discours, nous arrivâmes tous auprès de la grotte.

Nous étions vingt-quatre Esséniens du grade supérieur , conduits par Joseph et Nicodème.

Lorsque nous y pénétrâmes, nous vîmes le jeune novice vêtu de blanc, agenouillé sur la mousse, tandis que Jésus reposait sa tête sur sa poitrine ; car il était revenu à la vie.

Lorsqu'il reconnut les Esséniens ses amis, ses yeux s'animèrent et ses joues se colorèrent de cette teinte rose que donne la vie ; il se redressa en demandant :

— Où suis-je ?

En ce moment Joseph le serra contre son cœur et il lui découvrit tout ce qui s'était passé. Il lui raconta comment il avait été sauvé d'une mort réelle par un sommeil profond que les soldats de Golgotha avaient pris pour une mort véritable.

Pendant que Jésus s'informait encore de son état, qu'il se palpait avec ses mains, il commença tout à coup à offrir vivement ses actions

de grâces à Dieu, en pleurant, et appuyé sur le cœur de Joseph.

Alors Nicodème engagea son ami à prendre quelque fortifiant. Il le força de se rafraîchir avec des dattes et du pain trempé dans du miel. Il lui fit prendre aussi un peu de vin ; et Jésus sentit revenir légèrement ses forces ; il s'assit. Ce fut dans ce moment seulement qu'il sentit ses blessures aux mains et au côté ; mais le baume appliqué par Nicodème trente heures auparavant avait opéré un bon effet, car on pouvait déjà concevoir et espérer la guérison.

Lorsque Jésus fut débarrassé des bandelettes de byssus et qu'on lui eut enlevé le suaire de la tête, Joseph prit la parole en ces termes :

— Il ne faut pas rester plus longtemps en ce lieu, car nos ennemis nous épient et ils trahiront notre secret.

Mais Jésus se sentait encore trop faible pour pouvoir se rendre à quelque distance ; et comme

la maison des Esséniens était près de là, on l'y conduisit.

Car le jardin où se trouve la sépulture appartient à l'établissement des Esséniens, situé non loin du mont Golgotha.

On adjoignit au jeune homme auquel on avait confié la garde du tombeau dès le grand matin, un autre jeune frère de notre ordre, pour qu'ils ramassassent les bandelettes de byssus et le suaire, et afin qu'ils fissent disparaître toutes les traces des substances employées pour la guérison.

XIII

Quand Jésus fut arrivé à la maison des Esséniens, il tomba en faiblesse ; car ses blessures commençaient à lui faire mal et ses membres tremblaient. Son âme était vivement émue, il croyait que tout ce qui lui était arrivé tenait du miraculeux.

— Dieu m'a fait ressusciter, dit-il, pour prouver en moi la doctrine que j'ai enseignée. Et je veux faire savoir à mes disciples que je suis encore en vie !

Il s'était à peine écoulé quelques instants, qu'on vit accourir les deux jeunes gens chargés de remettre la grotte en ordre. Ils venaient dire que des amis allaient venir pour chercher Jésus.

Et ils racontèrent que lorsqu'ils avaient été occupés dans la grotte, ils avaient entendu un bruit, comme si des hommes s'étaient approchés de la clôture du jardin.

Et lorsqu'ils s'étaient retirés plus avant dans la grotte, une femme venant de Jérusalem s'était avancée. Elle avait manifesté une grande frayeur lorsqu'elle s'était aperçue que la pierre avait été détournée du tombeau. Elle croyait qu'il était arrivé quelque malheur au corps du crucifié, et elle s'était précipitée sur le chemin de Béthanie.

Mais bientôt après, d'autres femmes, venant de Jérusalem, se présentèrent devant le sépulcre. Elles entrèrent étonnées dans l'avant-grotte du tombeau, et l'une d'elles cher-

cha le corps à l'endroit où il avait été déposé.

A ce moment elle aperçut tout à coup le jeune Essénien en robe blanche, et elle l'indiqua avec épouvante à ses compagnes. Lorsque l'autre jeune homme devint également visible, les femmes se prosternèrent le visage contre terre : elles crurent voir des anges.

Les deux jeunes gens dirent ce que les frères du premier degré leur avaient ordonné de dire. Le premier s'exprima ainsi :

— Jésus est ressuscité, ne le cherchez point ici. Dites à ses disciples qu'ils le retrouveront en Galilée.

Le second les engagea à aller vers Pierre, pour rassembler les disciples et pour les mener en Galilée. Mais ceci était une précaution intelligente de Joseph ; car il ne voulait pas qu'ils cherchassent Jésus dans les environs de Jérusalem, pour ne pas l'exposer de nouveau à ses ennemis.

Les jeunes Esséniens s'en étaient allés par

une route pratiquée au fond de la grotte; ils avaient remarqué que plusieurs des femmes en question avaient pris le chemin de Béthanie.

C'était pour nous en instruire qu'ils s'étaient empressés de se rendre auprès de nous.

Quoique les frères esséniens s'efforçassent de persuader Jésus de se tenir caché pour sa sécurité personnelle et pour se rétablir de sa faiblesse, il avait senti ses forces renaître en apprenant la nouvelle de la présence de ses amis; et l'on ne put l'empêcher d'aller leur apprendre sa vie nouvelle.

Il demanda une robe: dans l'empressement qu'on mit à satisfaire à sa demande, on lui donna celle d'un essénien travailleur, robe dont les frères se servent dans les travaux des champs. C'est ainsi qu'il sembla exercer l'état de jardinier.

Les deux jeunes gens qui avaient encore affaire dans le tombeau, y étaient retournés tout de suite, lorsque la même femme qui était

venue la première revint encore de nouveau ; car pendant ce temps Jean et Pierre avaient répandu dans la ville le bruit de ce qui venait de se passer.

Elle prit les deux novices qui gardaient le tombeau pour des anges, et fondit en larmes.

Et un des novices de notre ordre, jeune homme d'un caractère doux, ayant une voix agréable, demanda à cette femme pourquoi elle pleurait.

Cette femme était Marie ; elle aimait Jésus qui avait été obligé de s'éloigner d'elle, à cause des lois de notre sainte communauté.

Et lorsqu'elle se plaignit de ne plus retrouver le corps de son ami à l'endroit où il avait été déposé avant le sabbat, elle aperçut Jésus derrière elle, en costume de frère essénien, en robe de jardinier.

Car il faut que vous sachiez que Jésus ne voulut pas rester dans notre maison, asile sûr pour lui ; et quoique les plaies de ses deux

maines lui occasionnassent des douleurs à cause de l'inflammation, que, de plus, ses veines n'eussent pas assez de sang pour fortifier ses membres, malgré toutes ces circonstances il désirait ardemment apprendre à ses amis qu'il était encore vivant.

Et quoique nous le conjurassions de se ménager et de cacher son réveil à ses ennemis jusqu'à ce qu'il fût lui-même en lieu de sûreté, il voulut cependant se rendre seul dans le jardin, sans être accompagné. C'est ainsi qu'il sortit de la maison en habit de jardinier.

Il se dirigea à travers la cour vers le mur, et prit le chemin des rochers dans lesquels était creusé le tombeau.

Et lorsque Marie qui le cherchait l'aperçut, elle crut voir le jardinier de la maison; mais Jésus la reconnut, et se rappelant ses témoignages d'affection, il lui adressa la parole.

Mais comme elle continuait à ne pas le recon-

naitre, car il avait l'air souffrant et très-affaibli, Jésus soupira et s'écria : O Marie !

Alors elle le reconnut et voulut lui baiser les pieds et se jeter dans ses bras. Mais à cet instant il ressentit de fortes douleurs aux blessures de ses mains ainsi qu'à celle de son côté. Il recula de quelques pas par précaution et lui dit :

— Ne me touchez plus ! Je vis encore, mais bientôt je serai auprès de mon père qui est au ciel ; car mon corps dépérit : bientôt il se dissoudra, afin que ma mort s'accomplisse.

En ce moment il se fit un bruit comme de pas d'hommes précipités ; et pendant que la femme était encore agenouillée et qu'elle fixait ses regards fiévreux sur lui, Jésus s'éloigna pour se mettre en sûreté. Il se plaça derrière le mur du jardin, auprès de la demeure des Esséniens.

Les deux jeunes gens apostés à la garde du tombeau et qui devaient concourir à faire perdre les traces du réveil du Juste à ses ennemis,

étaient présents à cette scène et ils entendirent tout ce qui avait été dit.

Durant ce temps, Joseph, Nicodème et les supérieurs de la communauté, étant sortis de la maison, s'étaient rendus dans la cour pour observer s'il n'arrivait rien d'inquiétant à Jésus : car on craignait encore à cause de sa grande faiblesse. Nicodème appréhendait quelque accident parce qu'il avait observé le commencement d'une dangereuse inflammation et ensuite parce qu'à la place des fortes ligatures faites à Jésus, on n'observait aucune altération dans la couleur des chairs qui auraient cependant dû se noircir.

Et lorsque nous nous fûmes rendus en secret à l'entrée du jardin, nous vîmes Jésus auprès du mur, contre lequel il s'appuyait, comme si ses jambes refusaient de le porter.

Ce fut dans ce moment que Jean accourut de la ville et qu'il jeta ses regards dans l'intérieur de la grotte. Mais les deux novices s'é-

taient déjà éloignés par l'issue secrète : ils étaient venus nous rejoindre dans la cour. Quand Jean trouva le sépulcre vide, ce dont il s'aperçut dès l'avant-grotte, Pierre arriva aussi de son côté et se mit à faire des recherches dans toute l'enceinte pour retrouver des traces. Jean le suivit dans l'intérieur, et là, ils trouvèrent le suaire que les jeunes gens avaient jeté dans un coin en fuyant, lorsqu'ils avaient aperçu des étrangers.

Les deux disciples retournèrent en hâte à la ville, en causant ensemble avec vivacité.

Mais Jésus avait continué lentement son chemin en longeant le mur ; il était arrivé à la petite porte qui conduit dans la vallée, située au pied du Gihon. Il prêtait son attention aux lamentations des femmes qui étaient de l'autre côté du mur ; à la fin il sortit, et ces femmes crurent à une apparition.

Mais il leur parla pour les convaincre que c'était bien lui qui était devant elles.

Comme un des novices, gardiens du tombeau, avait dit aux femmes qu'elles ne verraient Jésus qu'en Galilée, cela dans le but de concourir à sa sûreté, une d'elles s'en souvint et elle dit :

— Accomplirons-nous les paroles de l'envoyé céleste et le retrouverons-nous en Galilée ?

Cette question étonna Jésus : car il ignorait que ses amis les Esséniens avaient fait désigner ce pays par le novice.

Ayant réfléchi un instant, il répondit :

— Oui, faites-en part à nos amis, et dites-leur qu'ils aillent en Galilée, ils m'y verront.

XIV

Comme sa faiblesse physique avait augmenté, il sentit qu'il devait être seul : les femmes s'éloignèrent. Et nous, ses protecteurs secrets, nous le rejoignîmes et le reconduisîmes à la maison pour qu'il prit quelques aliments.

Nicodème pansa encore une fois ses blessures, il lui fit prendre un médicament et le pria de se tenir en repos.

Mais Jésus ne craignait pas la mort, son esprit était trop actif pour ne pas nuire à sa

convalescence. Ses forces l'abandonnèrent, et lorsqu'il fut plongé dans un sommeil profond, Joseph, Nicodème et les supérieurs tinrent conseil pour aviser aux moyens de mettre Jésus en lieu de sûreté.

On expédia de jeunes Esséniens à la ville, dans le but de prendre des informations sur les bruits qui circulaient parmi le peuple.

Et ces bruits avaient répandu que des miracles venaient de s'opérer ; car les satellites des prêtres, qui avaient pris la fuite, cherchaient à pallier leur peur. Ils parlaient d'événements terribles et de démons qui auraient ouvert le sépulcre violemment. Ces bruits vinrent aux oreilles du grand-prêtre, qui ne savait pas ce qu'il devait en penser. Il réunit donc son conseil et avisa à ce qu'il y avait à faire. Il craignait que les miracles ne fissent révolter le peuple. Car on disait déjà dans la ville qu'il y en avait eu, ainsi que les femmes et les amis l'avaient rapporté dans leur exaltation. C'est

pour cette raison que Caïphe distribua de l'argent à ses serviteurs pour qu'ils répandissent le bruit que les disciples étaient venus enlever le corps afin de pouvoir proclamer ensuite que « Jésus est ressuscité », et gagner par cette voie le peuple à leur cause.

Jésus resta plongé toute la journée dans un profond sommeil qui rendit de nouvelles forces à son corps ; il ne se réveilla que le soir. Ses blessures lui faisaient moins mal, car le baume que Nicodème avait préparé eut un bon effet. Son âme était sereine, et il vit avec reconnaissance ses amis veillant auprès de lui. Il se leva sans avoir besoin d'aide et demanda à manger, car il commençait à avoir faim. Lorsqu'il eut pris quelque nourriture il s'exprima en ces termes :

— Mes forces sont revenues maintenant, et il ne m'appartient pas de vivre dans la retraite. Un maître doit vivre avec ses disciples, et le fils doit embrasser sa mère.

Joseph lui répondit :

— Notre communauté te remplace les parents, ainsi que tu en as fait vœu. La communauté te doit protection comme à son enfant bien-aimé.

✕ Jésus répondit :

« Je ne crains pas la mort, car je l'ai affrontée ; mes ennemis reconnaîtront que Dieu m'a sauvé et qu'il ne veut pas que je meure pour toujours. »

— Tu n'es pas en sûreté dans ce pays, dit un des supérieurs, car on te cherchera. Ne te montre donc plus au peuple pour enseigner. Car les doctrines que tu as professées te survivront dans tes amis, et tes disciples les propageront. Reste anéanti pour le monde. La communauté t'a appelé à la vie par la puissance des secrets qu'elle conserve. Continue donc à vivre pour elle, car tu lui appartiens. Vis en secret avec la communauté pour pratiquer la sagesse et la vertu. Nous aurons soin secrètement de ta doc-

trine, nous agirons sur tes disciples qui vivent dans le monde, pour qu'ils soient secourus par nous et pour qu'ils reçoivent des encouragements. Et si l'époque venait où tu pourrais de nouveau te montrer parmi le peuple, nous te le ferons savoir, et alors aussi nous te laisserons aller dans le monde.

Mais Jésus, transporté dans un accès de sainte et violente exaltation, s'écria :

— La voix de Dieu a plus de puissance en moi que le souci de ma vie ! Je veux revoir mes disciples et retourner en Galilée. Je saurai me garantir par la parole de Dieu.

Le supérieur lui répondit :

— Que la volonté de Dieu soit donc faite ! Mais l'homme doit agir avec sagesse et accomplir de bonnes œuvres avec prudence. C'est donc pour cette raison que quelques frères de l'ordre des Esséniens l'accompagneront, et, par nos relations avec la Galilée, nous pourrons te protéger.

Mais Nicodème s'éleva chaudement contre ce

voyage ; car le corps de Jésus n'était point encore aussi fort que sa raison le croyait. Et le fidèle médecin lui expliqua qu'en voyageant il allait rendre sa complète guérison impossible.

Jésus répondit :

— Que ce qui doit s'accomplir, s'accomplisse !

Joseph s'étonna hautement de la puissance d'âme de Jésus, et il crut plus que jamais à ses grandes prédictions.

XV

Et lorsque la nuit fut venue, Jésus se mit en route ; mais il voulut voyager seul. Comme il faisait frais, les frères lui donnèrent un manteau dans lequel il s'enveloppa entièrement, pour ne pas être reconnu des archers.

Les frères de la communauté exigèrent de lui la promesse qu'il ne prendrait d'asile et qu'il ne demanderait d'hospitalité que chez les Esséniens ; qu'il ne suivrait pas la grande route à cause de la quantité de voyageurs qu'on y

rencontrait et qui se rendaient à la fête des Juifs.

Jésus le promit, et en outre il promit aussi d'aller dans la Galilée supérieure, à petites journées, en suivant la route par Bétharon et les monts d'Ephraïm, sur la frontière occidentale de la Samarie.

Jésus prit congé et s'en alla.

Après son départ, les frères bénirent son voyage. Mais, sur l'avis de Joseph, ils envoyèrent aussi sur ses pas un jeune novice pour le surveiller et informer secrètement les frères esséniens du passage de Jésus.

Nous avons su par nos amis tout ce qui s'était passé. Avant l'arrivée de Jésus à Emaüs, qui n'est qu'à quelques heures de distance d'ici, et où il voulait faire sa première halte, son âme fut pénétrée d'enthousiasme pour la vie nouvelle qu'il recommençait. Il parlait à si haute et intelligible voix des prophéties de Daniel, que notre jeune messenger put distinctement l'entendre.

A ce moment, deux hommes, venant aussi de Jérusalem, le rejoignirent bientôt, car ils marchaient plus vite que lui.

Jésus leur adressa la parole :

« Que la paix soit avec vous ! » dit-il, car il espérait rencontrer en eux des Esséniens.

Il reconnut à l'instant deux de ses amis, hommes du peuple, qui avaient souvent entendu sa parole.

Toutefois, ils ne firent pas attention au pèlerin solitaire, qui les entendait parler de sa mort et du découragement de ses disciples.

Et il comprit par leurs paroles que la doctrine qu'il avait fondée pourrait être perdue, parce que ses amis renonçaient à tout espoir ; car le maître leur faisait défaut, lui qui devait empêcher leur dispersion dans tous les pays.

Et lorsque l'un des hommes se plaignit que la prophétie ne s'était point accomplie, et que Jésus n'était point ressuscité, celui-ci les interrompit aussitôt, et les deux jeunes disciples

(dont l'un , nommé Luc , doutait fortement) se sentirent vivement frappés de ses paroles; ils conçurent de l'amitié pour le pèlerin inconnu, parce qu'il leur semblait que ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient cette voix.

XVI

Arrivés à Emaüs, ils retinrent Jésus, qui voulait poursuivre seul son chemin pendant la nuit.

Et aux pratiques du repas de charité et d'amour faites dans la maison, et à la clarté de la lampe, ils reconnurent enfin Jésus.

Mais il ne voulut pas qu'ils parlassent de lui dans le lieu où ils se trouvaient. Il s'enfuit à la dérobée pour se rendre dans la maison de l'Essénien qui avait déjà appris son arrivée.

Les deux disciples étaient retournés à Jérusalem pour informer leurs amis de la ville de la résurrection du maître, et là ils se mirent à la recherche de Pierre et de Jean.

Mais les frères esséniens d'Emaüs tinrent conseil sur ce qu'il y avait à faire. Là se trouvait aussi le jeune homme que nous avons chargé de suivre Jésus. Celui-ci reconnut qu'il devait retourner en toute hâte à Jérusalem pour relever le courage de ses amis et prévenir le rapport des deux disciples, qui venaient de quitter précipitamment Emaüs.

L'ami essénien lui donna un mulet pour le porter, et le novice que nous lui avions dépêché comme gardien l'accompagna à pied, à Jérusalem, pendant la nuit même.

C'est ainsi que Jésus put se présenter, bientôt après l'arrivée des deux disciples, dans la maison de réunion bien connue de ses amis.

Jésus frappa à la porte de la manière qu'il avait l'habitude de le faire; elle s'ouvrit, le

verrou s'échappant des mains du portier, car les disciples tenaient une réunion secrète.

Comme Jésus écoutait les discours et les discussions de ses amis et adhérents sur sa réapparition et sur ce qu'on pouvait en admettre, il parut tout à coup au milieu d'eux.

D'abord, on fut effrayé, car la porte était fermée, et puis ils ne le reconnurent pas tout de suite. Mais il leur adressa la parole, les consola, et les convainquit qu'il n'était point un spectre, mais bien un homme ayant chair et os.

Alors ils se levèrent avec joie, touchèrent ses mains, et Jésus s'appuya sur le cœur de Jean, car la route et les discours l'avaient fort affaibli.

Et quand il eut pris quelque repos, il convainquit encore davantage ses disciples et ses amis de son existence; il leur prouva qu'il existait comme les autres hommes, puisqu'il désirait prendre de la nourriture avec eux.

•

Mais comme les amis avaient déjà fini leur repas, il ne restait plus que du pain, du miel et des poissons frits. Il en mangea et se reconforta.

Et alors aussi il exhorta ses disciples à achever l'œuvre et à ne point se décourager devant le monde.

Et il leur donna sa bénédiction et dit qu'il n'osait pas leur faire connaître sa retraite; que, pour cette raison, il voulait s'en retourner seul. Mais s'ils avaient besoin de lui, ajouta-t-il, il serait avec eux. Car il avait, disait-il, encore bien des choses à leur enseigner.

Il trouva à la porte le jeune Essénien avec la monture, qui l'attendait.

Lorsque Jésus le rejoignit, il demanda d'être reconduit dans l'habitation paisible et solitaire des frères esséniens.

Il était encore arrivé un autre jeune Essénien qui était allé aux informations dans la ville; tous les deux furent obligés de porter

Jésus, qui s'affaissait sous le poids de ses fatigues de la route et des efforts divers qu'il avait faits.

Ce fut à grand'peine qu'ils le portèrent, pendant la nuit, à la maison de notre ordre, située à quelques stades de Jérusalem, auprès de l'habitation du supérieur, dans le voisinage du mont des Oliviers.

Arrivé là, quand on l'eut étendu sur de la mousse, Jésus tomba dans un profond sommeil.

Les jeunes Esséniens se rendirent en toute hâte auprès de Joseph, de Nicodème et des autres amis esséniens pour leur rapporter ce qui venait de se passer.

XVII

Avant l'aube du matin, on tint conseil ; on y délibéra sur la manière dont on devait prendre soin de Jésus dans l'avenir, puisqu'il s'était aussi publiquement aventuré dans Jérusalem même, animé par l'Esprit-Saint et pour fortifier ses amis dans leur œuvre.

Tous furent d'accord qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Car les prêtres de la ville avaient leurs espions qui tendaient déjà des pièges aux disciples de Jésus.

Et tous ceux rassemblés pour s'occuper de Jésus déclarèrent qu'il fallait qu'il quittât au plus vite Jérusalem pour ne pas être découvert ; qu'il devait s'en retourner dans la vallée solitaire non loin de Jutha et de la forteresse de Massada, où est située une montagne inhabitée.

Car c'était là que Jésus était demeuré autrefois avec Jean le Thérapeute, reçu, comme lui, dans la sainte communion de nos frères. C'est là qu'il avait tranquillement vécu pour la science, l'épreuve et l'examen de conscience. La vallée était sûre, car elle était habitée par beaucoup d'Esséniens.

Et, lorsqu'ils étaient réunis, Jésus se réveilla d'un doux sommeil, s'étonnant beaucoup que ses amis fussent rassemblés autour de lui.

Mais Joseph et Nicodème le supplièrent de se sauver pour ne pas retomber dans les mains des prêtres. Et ils lui dirent qu'ils avaient appris que Caïphe avait la plus grande défiance de lui,

qu'il l'accusait d'avoir tramé avec les Galiléens le renversement de l'ancien ordre de choses ; qu'il voulait, en outre, lui demander compte de sa conduite, et enfin de ce que lui, Joseph, avait fait mettre Jésus dans son propre tombeau ; qu'il soupçonnait encore une entente avec Pilate, parce que celui-ci avait livré le soi-disant cadavre sans échange d'argent.

Et, lorsque Joseph pressa vivement Jésus d'acquiescer à leurs prières, et que tous les Esséniens en eurent fait autant, Jésus répondit :

— Qu'il en soit donc ainsi ; mais je vous supplie d'encourager mes disciples. Protégez-les, et dites-leur qu'ils ne pourront se tromper sur mes doctrines, parce que je suis encore au milieu d'eux vivant et en esprit.

Et Joseph l'avait ainsi pressé pour obtenir quelque repos pour son corps, parce que Nicodème craignait que l'agitation qui surexcitait Jésus n'agît fatalement sur son corps martyrisé.

Car, quoique ses plaies aux mains commençassent à se cicatriser et que la plaie du côté cessât de suppurer, son corps était cependant faible et fouetté par l'esprit. Car, aussitôt qu'il avait dormi, il se sentait immédiatement fortifié.

Après une pause, Jésus reprit :

— Si mes disciples ne sont pas convaincus de mon existence, s'ils ne sont pas convaincus par ma présence prolongée au milieu d'eux, ils croiront que je n'ai été qu'une apparition créée dans leur imagination.

Joseph répondit :

— Faisons entrer ton ami Jean plus avant dans le mystère, afin qu'il puisse se convaincre de ton existence, exécuter tes ordres et informer également les autres disciples de ton existence.

Mais les anciens des Esséniens ne voulurent pas initier Jean ; car il n'était encore que dans le grade inférieur. Dans sa ferveur, il aurait

pu de plus apprendre aux autres que Jésus était parmi eux.

Et, pendant qu'on était encore en conseil, arriva un novice de notre ordre qui avait été envoyé à la ville. Il nous apprit que Jean s'était rendu en toute hâte vers ses amis à Béthanie, afin de consoler les femmes qui habitaient chez Lazare et de leur apprendre que Jésus était encore en vie, et que lui-même l'avait pressé sur son cœur.

Il ajouta que Jean s'était étonné que Jésus ne lui eût pas ordonné de se rendre au plus vite en Galilée, comme il l'avait enjoint aux femmes.

C'est pour cela, disait-il, qu'il ne croyait pas qu'il entrât dans les vues de son maître de se rendre en Galilée.

Enfin, il termina en disant que les disciples devaient attendre les événements.

Or, Jésus resta toute la journée avec ses frères les Esséniens et, quand vint la nuit,

nous tous, Joseph, Nicodème et les supérieurs, nous nous rendîmes sur la route secrète.

Car, lorsque nous eûmes traversé la vallée de Réphaïm, nous arrivâmes, vers le matin, auprès de Massada.

Un sentier étroit, connu des Esséniens seuls, conduisait dans la vallée déserte où était fixée la communauté de nos frères.

XVIII

Les supérieurs et les thérapeutes soignèrent Jésus. Ils lui ordonnèrent du repos et lui firent prendre des médicaments préparés avec diverses plantes.

Lorsque Joseph et nous tous ensemble primes congé, Jésus nous promit de rester en ce lieu jusqu'à ce que son père le rappelât pour terminer son œuvre.

Mais la communauté envoyait journellement un message à notre confrérie pour que nous

eussions des nouvelles du bien-aimé de nos cœurs.

Nous apprîmes que Jésus s'était reposé pendant plusieurs jours, mais que son âme était triste et pénétrée d'idées sombres. Car il habitait précisément la même vallée où il s'était promené autrefois avec Jean, le favori et le compagnon de sa jeunesse, et où il avait, de plus, été reçu lui-même avec lui dans l'ordre sacré.

Et il pensait à Jean ; il rappelait à son souvenir que ce dernier avait fondé une école comme thérapeute, qu'il avait baptisé, qu'il avait été mis à mort par ses ennemis, et en même temps il pensait aussi à son propre et miraculeux salut terrestre que la main de Dieu avait dirigé. Il croyait voir un ordre divin dans la continuation de son activité ; car il croyait que son corps n'était point vainement sorti vivant du tombeau.

Ces diverses pensées surexcitèrent de nou-

veau son âme, et lorsqu'il approcha du lieu où il avait prononcé ses vœux avec Jean, vœux par lesquels il avait promis de mourir pour l'amour de la vérité et de la vertu (et pour lesquelles son ami était mort de fait en s'engageant dans une lutte légitime), il se sentit poussé à poursuivre son œuvre.

Jésus visitait journellement les lieux sanctifiés et fortifiait son corps par la contemplation des magnificences de la nature.

Il choisit un point d'où il pouvait découvrir à l'occident les hautes tours de Massada : à l'orient et au midi ce point était abrité et caché par de hautes murailles formées de rochers naturels; d'un autre côté ce site laissait planer les yeux sur la mer Morte et la vallée Salée.

Toutefois les supérieurs ne le laissèrent pas seul; car de puissantes pensées fermentaient dans son esprit, et son aspiration vers ses disciples l'entraînait au péril de sa propre sûreté et aux dépens de son calme physique.

XIX

Vers cette époque, nos frères de la communauté de Jérusalem, fidèles à la parole qu'ils avaient donnée à Jésus de ne pas perdre de vue ses disciples et de les fortifier dans la croyance à l'existence terrestre de leur maître, apprirent que tous les disciples n'étaient point convaincus de sa résurrection du sommeil de la mort.

Il y en avait un parmi eux, nommé Thomas, qui était un profond penseur ; son éducation

avait été faite par les frères esséniens. C'est pour cela qu'il possédait aussi les mystérieuses connaissances des effets des facultés de la nature. Il savait appliquer les choses avec une grande intelligence et une science profonde. Il ne croyait pas aux miracles, car il était au-dessus des croyances populaires, comme tous les Esséniens.

Thomas était toutefois d'une grande importance pour l'accomplissement de l'œuvre entreprise par Jésus, et celui-ci, qui l'aimait, la lui avait confiée en fondant de grandes espérances sur lui.

Car Thomas était inaccessible à la passion et à l'émotion, lorsqu'il ne s'agissait pas toutefois de quelque grande vérité. Il analysait toutes choses avec une profonde critique, avant d'aboutir à la conviction.

Lors donc que les disciples se furent réunis dans le lieu caché de leurs assemblées, Thomas entra en discussion avec eux, car il ne croyait

pas qu'il fût possible qu'un homme ressuscitât de son tombeau. Mais Jean avait pressé Jésus lui-même sur son cœur.

Cependant Thomas était incrédule et chagrin de ce que la parole du prophète ne se fût pas accomplie. Car, mes chers frères, les Juifs attendaient le Messie, comme Elie le leur avait annoncé.

Mais comme nous avions promis de faire connaître tout ce que nous pourrions apprendre; comme nous savions que les disciples étaient disposés à partager l'incrédulité de Thomas; comme, enfin, il était à craindre qu'ils ne perdissent leur zèle et leur ferveur, nous envoyâmes deux jeunes gens dans la vallée de Massada, pour informer nos frères de ce que nous savions et pour prendre sur ces renseignements les conseils de Jésus.

Aussitôt qu'il connut ce qui se passait, Jésus voulut quitter la solitude pour se montrer à ses disciples.

Lorsque nos jeunes gens racontèrent que Thomas ne voulait ajouter foi à l'existence de Jésus que lorsqu'il aurait touché lui-même les plaies des mains et la blessure du côté faite par la lance, Jésus ne put se contenir plus longtemps. Les supérieurs eux-mêmes lui conseillèrent d'aller en personne pour convaincre cet homme.

Cela arriva le septième jour de la retraite de Jésus.

Et nos frères l'accompagnèrent.

Le huitième jour, lorsque les disciples étaient rassemblés à Jérusalem, Jésus parut au milieu d'eux et Thomas fut alors convaincu.

Ensuite Jésus appela ses disciples en Galilée et il leur confia qu'ils n'étaient pas en sûreté à cause de lui.

Il les exhorta à l'union et à la foi.

Mais il ne put encore leur indiquer l'époque ni le lieu où ils devaient se rendre en Galilée; il devait lui-même y réfléchir encore.

Il les quitta pendant la nuit, accompagné de Jean.

Il se présenta au jeune Essénien pour se remettre à ses soins ; ensuite il le renvoya pour informer ses amis qu'il était à Béthanie.



XX

Il traversa avec Jean le Kidron et passa auprès de Gethsémané.

La nuit était belle et la lune brillait au firmament sous l'apparence d'un croissant.

Non loin de Gethsémané, Jésus se reposa auprès du mur de la cour et se souvint avec Jean de ses douleurs.

Lorsqu'il eut appris des nouvelles par son disciple, il envoya en avant chez Lazare à Béthanie pour lui annoncer son arrivée et pour

s'assurer aussi s'il n'y avait aucun danger pour lui.

Jésus se rendit aussitôt chez Lazare : il y trouva sa mère et ses amis.

Lorsqu'ils eurent remercié Dieu de les avoir réunis ensemble, ils soupèrent.

Jésus resta toute la journée du lendemain avec eux, il leur donna des consolations, les exhorta à croire à la vérité et les prémunit enfin contre de fausses espérances.

Car la pensée leur était venue que Jésus devait éternellement demeurer auprès d'eux.

Et il leur dit qu'il était temps pour lui de partir, car la nuit arrivait. Il voulait se rendre promptement en Galilée pour y fortifier ses disciples et les préparer à l'accomplissement ultérieur de son œuvre.

Or, tandis que Jésus était paisiblement à Béthanie, il se passait ailleurs des événements très-menaçants pour lui.

Caïphe, le grand-prêtre, avait entendu parler

de Jésus, il avait su qu'il s'était montré dans Jérusalem. Il avait fait répandre le bruit que ses disciples avaient fait enlever le corps et qu'ils inventaient une histoire merveilleuse.

Ensuite il avait encore fait renouveler le bruit du vol du corps, parce qu'on croyait fortement dans la ville que Jésus avait été ressuscité par Dieu, et parce qu'enfin on croyait à sa parole.

Le grand prêtre craignait une révolte et pensait que les Galiléens avaient l'intention de renverser le gouvernement et de se choisir un nouveau souverain. C'est pour cela qu'il se tenait sur ses gardes.

Mais Nicodème se rendit dans la soirée au sein de notre société. Il apportait la nouvelle que Joseph d'Arimathie était arrêté, qu'on lui supposait des intentions hostiles, parce qu'il avait eu des relations secrètes avec Jésus.

La communauté fut en proie à une grande inquiétude. Les anciens craignaient de plus

grands malheurs et que peut-être Jésus lui-même ne fût arrêté.

Car depuis le soir qu'il avait convaincu Thomas, il n'avait point reparu au milieu de nous.

Pour ces causes, les supérieurs tinrent conseil et l'on décida qu'on irait à la recherche de Jésus et qu'on emploierait tous les moyens pour la délivrance de Joseph.

XXI

Comme Jésus avait dit au jeune Essénien qu'il avait l'intention de se rendre à Béthanie, on revêtit deux frères de l'ordre de leurs robes de fête et on les dépêcha à la recherche de Jésus.

Lorsqu'ils furent arrivés le soir à Béthanie, et qu'au clair de lune ils aperçurent à une petite distance la maison de Lazare, ils furent rencontrés par un homme qui suivait, comme eux, le sentier détourné. Cet homme semblait

examiner la route d'un air inquiet. Mais les Esséniens le reconnurent et lui demandèrent si Jésus n'habitait pas chez lui. Lazare le leur avoua lorsqu'ils se furent fait reconnaître, et il leur dit encore que Jésus avait l'intention de se rendre dans la nuit même à Béthabara et que lui-même s'assurait en ce moment si le chemin était sûr.

Nos frères furent introduits dans la maison, et ils y attendirent Jésus dans une petite salle.

Et lorsqu'ils l'eurent instruit du danger que courait Joseph, ainsi que de son arrestation, il le recommanda à la protection de la communauté, pria, envoya ensuite Jean à Jérusalem pour prévenir les disciples, et, après avoir pris congé des femmes, en termes touchants, il se fit accompagner par Lazare jusqu'auprès de Gilgal.

Il continua ensuite seul sa route pendant la nuit, et il arriva de bon matin aux bords du

Jourdain, au lieu où, selon les règles de l'ordre, il avait été baptisé par Jean.

Notre communauté de Jérusalem s'occupa de la délivrance de Joseph d'Arimathie. Elle avait à sa disposition une quantité de moyens pacifiques pour atteindre ce but.



XXII

Jean avait prévenu ses amis, les disciples, comme il en avait été chargé.

Ils se rendirent le lendemain en groupes considérables sur la frontière de la Galilée.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se demandèrent de quel côté ils devaient se diriger. Car leur maître ne leur avait assigné ni l'heure, ni le lieu du rendez-vous.

Et ils pensèrent à leur maison et à leur ménage qu'ils avaient quittés depuis longtemps.

Lorsqu'ils furent en délibération s'ils devaient chercher Jésus à Nazareth ou à Capharnaüm, Pierre leur dit :

— Cherchons d'abord du pain et d'autres aliments, ne restons pas sans rien faire ; mais occupons-nous jusqu'à ce que notre maître nous appelle à un plus noble travail.

Et à la suite de ces paroles, ils convinrent de reprendre chacun leur profession.

Pierre s'en alla à Bethsaïda, où il fut rejoint quelques jours après par bon nombre de ses amis qui vinrent le voir pour recueillir les bons conseils qu'il donnait. Pierre était un pêcheur expert ; il engagea ses amis à faire une promenade en mer dans la soirée.

XXIII

Jésus voyageait à petites journées, et ne se reposait pendant sa route que chez des frères de notre ordre qui habitaient les vallées. Ils avaient été instruits par ceux de Jérusalem de tout ce que nous avions fait, et Jésus apprit de ces frères, après quelques jours de marche, que Joseph avait été rendu à la liberté et qu'il avait pris la même route que lui pour le rejoindre en Galilée.

Quand Jésus manifesta la volonté de se mon-

trer publiquement en Galilée et dans les lieux où on l'avait connu autrefois, les frères esséniens le dissuadèrent de ce projet et lui montrèrent le danger de la persécution.

Jésus accueillit leurs prières et réfléchit sur le lieu où il pourrait revoir ses disciples.

Car il fallait que ce lieu fût sûr, qu'il fût solitaire, qu'on ne l'y connût pas, et qu'enfin il offrit des ressources pour la nourriture de ses amis.

Les frères esséniens avaient été chargés néanmoins, par les supérieurs de Jérusalem, de proposer pour lieu de réunion pour les disciples, une contrée déserte, au pied du mont Carmel, dans la vallée qu'il domine; car là habitaient beaucoup d'Esséniens, et le site est charmant.

Le mont Carmel s'étend vers le midi, à la frontière de la tribu d'Asser; à l'occident il se baigne dans la mer. Les vallées produisent des plantes médicinales très-actives, et l'odeur qu'elles répandent a une salutaire influence sur

ceux qui y habitent. C'est de cette contrée que notre ordre tire les plantes que les thérapeutes emploient dans l'art de guérir. L'on y voit aussi de l'eau claire et limpide jaillir des sources et des rochers qui forment un nombre considérable de grottes propres à être habitées par des solitaires. Au midi, entre la mer et les rochers, est située une contrée fertile où il y a une grande quantité d'arbres fruitiers; la terre y produit beaucoup de denrées qui suffisent à la nourriture de l'homme.

Lorsque les frères de notre ordre persuadèrent à Jésus de se rendre dans cette contrée, il réfléchit qu'autrefois les prophètes avaient vécu au pied de cette même montagne, qu'Elias et Elie y avaient également habité. Il consentit donc à aller dans ce pays pour y enseigner sa doctrine à ses disciples. Il pensait qu'il y serait aussi à l'abri des persécutions de ses ennemis. Car la contrée était habitée par des frères.

Mais Jésus ne voulut pas souffrir que les frères l'accompagnassent. Il alla seul à Bethsaïda, pour s'y reposer dans la maison de Simon, qui était un de ses disciples.

Et lorsque vers le matin il arriva sur la plage de la mer galiléenne, il y trouva une cabane que Pierre avait construite à l'usage de son métier. Et Pierre le rencontra, parce qu'il était à la pêche.

Jésus trouva aussi Jean.

Là, Jésus se fortifia par le repas de charité.

Il apprit que tous les disciples étaient convenus de se réunir à Bethsaïda pour aviser sur ce qu'il y avait à faire. Mais Jésus leur donna rendez-vous au mont Carmel, comme il l'avait promis aux Esséniens.

Dans la soirée du jour suivant, Jésus poursuivait sa route.

XXIV

Quand Jésus eut refait ses forces pendant plusieurs jours au pied du mont Carmel, lorsqu'il se fut préparé à l'enseignement, ses disciples arrivèrent.

Ils amenaient avec eux plusieurs centaines de ses adhérents.

Car dans cette contrée déserte on ne courait aucun danger, et la nouvelle de la réapparition de Jésus y avait produit un grand enthousiasme.

Beaucoup d'individus y arrivèrent par curio-

sité, parce qu'ils voulaient voir quels étaient les miracles que ferait Jésus ; d'autres espéraient la réalisation de l'empire du nouveau Messie qu'ils prenaient pour un roi des Juifs et le libérateur du peuple.

Mais cette croyance inquiétait toujours Jésus, et il dit souvent que c'était folie de revêtir le fils de Dieu de la puissance et de la majesté temporelles.

Les frères esséniens ne crurent pas à cette illusion des autres, parce que Jésus avait juré d'obéir aux lois de notre ordre, auquel toutes les pompes de ce monde sont étrangères.

Les disciples avaient fixé un matin, à la pointe du jour, pour l'assemblée générale ; c'était à ce moment que le peuple en grand nombre devait contempler Jésus en personne.

Il descendit de la montagne, dont le brouillard était doré par les premiers rayons du soleil ; comme il portait le costume de l'ordre des Esséniens, que lui avaient donné les thérapeutes,

le peuple le prit pour un être surnaturel, et se prosterna le visage contre terre.

Indépendamment de ses disciples, un grand nombre d'entre le peuple eut peur et se rangea de côté à son passage.

Jésus parla à haute voix au peuple ; il lui dit qu'il n'était pas venu pour former une école, mais pour établir le royaume de Dieu, de la sagesse et de la vertu sur la terre. Et, comme symbole de la foi de sa communauté, il emprunta plusieurs pratiques à notre ordre.

Il institua aussi le baptême, qui doit être administré lorsque l'homme est convaincu des vérités qu'il embrasse.

Il enseigna aussi à ses disciples les connaissances qu'il avait apprises lui-même des thérapeutes. Elles consistent à guérir les maladies, à connaître les propriétés et les effets des plantes et des sels, à apprivoiser les animaux, à neutraliser les effets des poisons, etc., etc.

Les disciples et le peuple qui les accompa-

gnait restèrent une longue suite de jours dans cette contrée : Jésus les instruisait de la manière dont ils devaient se conduire, et comment ils devaient répandre sa doctrine et son nom.

Mais il arriva que les frères de l'ordre apprirent, par les supérieurs de Jérusalem, que les espions des prêtres et du haut Conseil avaient eu connaissance du mouvement en Galilée ; qu'ils avaient su qu'un grand concours de peuple s'était rendu aux environs du mont Carmel. Les frères en prévinrent Jésus en vue de sa sûreté et pour qu'il ne succombât pas avant le terme final de son œuvre, par la méchanceté des hommes.

Car les frères avaient appris par leurs messagers qu'on avait l'intention de saisir Jésus secrètement et sans bruit pour le faire mourir, car Caïphe croyait qu'il était un imposteur.

Et Jésus congédia ses auditeurs, convint que ceux qui voudraient lui parler se rendraient à Bétharaba, où il les attendrait.

Mais il eut besoin de repos, car son corps s'était beaucoup affaibli à force de parler et de prêcher, à force d'avoir enseigné la masse du peuple.

L'époque arriva où les Esséniens célèbrent le repas fraternel.

Tous les frères de la contrée se rassemblèrent cette fois dans le lieu où se trouvait Jésus. Joseph d'Arimathie, Nicodème, et nous, les supérieurs de la communauté de Jérusalem, nous nous y rendîmes aussi pour célébrer le repas d'amour.

Mais Jésus était faible, et le bonheur de revoir ses amis chéris, Joseph et Nicodème, le surexcita extraordinairement. Il s'entretint beaucoup de sa fin.

Et, comme il sentait que son corps devenait de plus en plus faible, il demanda, après avoir assisté au repas fraternel, qu'on lui accordât un congé. Et il dit vivement :

— Veuillez ne pas me méconnaître pour ne

pas avoir vécu entièrement selon les lois de notre ordre. Car si, comme vous, je n'avais agi que secrètement, la vérité n'aurait pas pénétré dans le peuple. Car il n'entre point dans mon esprit et ma conviction que vous soyez une société secrète qui observe et conserve certains mystères. Dans le monde et publiquement le sage peut aussi pratiquer la sagesse, comme l'élu la vertu.

Et Jésus exhorta tous ses frères à ne plus agir avec mystère et à se montrer au peuple. Il les pria de s'associer aux disciples de sa parole et de faire le bien avec eux.

Et ce qu'il dit s'inculqua dans le cœur d'un grand nombre de frères de l'ordre.

C'est ce qui a fait qu'aujourd'hui je rencontre beaucoup d'hommes qui témoignent de lui et qui ont quitté la solitude.

Car sa doctrine est la même que la nôtre, qui, elle-même, s'est perpétuée par les supérieurs de notre ordre depuis un long laps de temps.

Et beaucoup de jeunes frères de notre ordre promirent de devenir ses disciples.

Mais les supérieurs et les anciens n'osèrent renoncer à leurs vœux à cause des mystères qui engagent à la sagesse.

Joseph dit à Jésus :

— Evite de rester en contact avec le peuple enthousiasmé et qui t'adore. Apprends que ce peuple, qui n'a pas entièrement saisi ni compris ta doctrine, se dispose à te proclamer roi temporel et à t'opposer à la domination romaine. Mais tu ne dois pas établir ton royaume de Dieu sur la guerre et la révolte. Retire-toi donc dans la solitude, vis au sein des frères esséniens, dans la retraite, et sois persuadé que ta parole ne mourra pas, mais qu'elle vivra dans tes disciples.

Les supérieurs de la communauté pensaient intérieurement que si Jésus disparaissait, comme disparaît le soleil dans la soirée, cet événement produirait un grand effet sur le

peuple ; que s'il disparaissait sans reparaître jamais, le peuple, selon l'usage du temps, croirait à l'apothéose de l'homme qu'il honore et qu'il adore.

Mais Jésus craignait la réalisation de ce que Joseph lui avait dit ; il n'admettait pas que le sang fût répandu et qu'une révolte s'opérât pour lui. C'est pour cela qu'il consentit à mourir dans la retraite.

Quoique son corps fût usé et affaibli , il alla cependant à Béthanie avec Joseph et Nicodème. Ils s'entretenrent en route de choses familières et intimes.

Mais Jésus voulut prendre congé de ses amis de Béthanie, et ensuite retourner dans la solitude auprès de la mer Morte.

A Béthanie, il consola sa mère, ses autres amis et Lazare de son départ. Il leur expliqua que, selon sa doctrine, il restait constamment auprès d'eux.

Peu de temps après, tous ses adhérents ap-

prireut que Jésus vivait non loin de Jérusalem.

Il y en eut une multitude qui se présentèrent pour le voir ; mais ils furent congédiés jusqu'à une certaine époque , et on leur assigna aussi un lieu caché de rendez-vous.

C'est vers ce lieu que se rendit Jésus aussitôt qu'il eut pris congé des siens.

Il y avait plusieurs centaines de ses disciples rassemblés en ce lieu. Et lorsqu'ils témoignèrent par leurs discours qu'ils vivaient également dans l'espoir d'un empire temporel, qu'ils espéraient une ère de bonheur, de liberté temporelle et l'affranchissement du joug des Romains par le Messie, Jésus leur parla encore une fois.

Et il reconnut qu'il était temps pour lui de rentrer dans la retraite pour que le peuple ne crût pas plus longtemps à sa puissance terrestre et individuelle, mais pour qu'il reconnût dans ses paroles uniquement l'esprit de Dieu, et qu'enfin il s'y soumit et s'y tint.

XXV

Avant la nuit, Jésus se rendit à Jérusalem, accompagné de ses plus intimes disciples.

Le haut conseil y avait déjà fait circuler des espions pour répandre de faux bruits et pour arrêter Jésus. Mais ce dernier fut averti par nos frères et pris sous leur protection.

Il advint que sa vie nomade et son âme surexcitée affaiblirent de plus en plus son corps ; car ses cicatrices lui occasionnaient des douleurs, augmentées par sa faiblesse.

Son visage était pâle et fatigué, comme s'il eût porté déjà l'empreinte de la mort.

Lorsque Jésus arriva, avec Pierre et Jean, dans la ville, ses amis le conduisirent dans une maison solitaire, où il fit venir d'abord les supérieurs de notre ordre. Il leur dit que l'heure de son repos approchait ; il les pria d'aller l'attendre au mont des Oliviers et de le reconduire ensuite dans sa retraite.

Et puis il appela auprès de lui ses disciples, et traversa avec eux la ville, en proie à une grande anxiété ; il passa devant la montagne sur laquelle s'élevait le Temple, et sortit par la porte qui conduit dans la vallée de Josaphat.

A mesure qu'il avançait, son âme semblait toujours de plus en plus triste, car il prévoyait que cette promenade serait sa dernière.

Il s'arrêta au bord du Kidron et pleura sur Jérusalem, et puis il poursuivit lentement sa course. Ses disciples le suivirent.

Jésus les conduisait silencieusement, et

comme pénétré de mystère, vers le lieu de ses prédications, près de Jérusalem, sur la cime la plus élevée du mont des Oliviers, d'où l'on aperçoit la Palestine entière.

Car Jésus voulut encore contempler une dernière fois, et aussi loin que l'œil le permettait, ce pays où il avait vécu et agi.

Vers l'Orient, on voyait le Jourdain, la mer Morte et les montagnes d'Arabie ; au couchant brillaient les feux allumés sur le mont Moriah, où était le Temple. Mais de l'autre côté de la montagne, au-delà, on voyait la ville de Béthanie.

Ses fidèles disciples furent d'avis de l'y conduire. Mais les anciens des Esséniens étaient rassemblés en silence au-delà du mont des Oliviers ; ils attendaient Jésus, comme on en était convenu.

Jésus exhorta ses disciples à être courageux et croyants. Plus il parlait, plus sa voix devenait solennelle ; il fut saisi d'une inspiration touchante et douloureuse. Il pria pour les amis

qu'il devait quitter ; il leva ses mains et leur donna sa bénédiction. Et, dans ce moment, le brouillard enveloppait la montagne, colorée par la rougeur du soleil couchant.

Les supérieurs de l'ordre, qui attendaient de l'autre côté de la montagne, envoyèrent deux frères pour rappeler à Jésus que la nuit avançait.

Lorsque les disciples se furent prosternés le visage contre terre, Jésus s'en alla précipitamment et comblé de tristesse. Il rejoignit au plus vite nos supérieurs, et s'éloigna avec eux à travers le brouillard, qui devenait de plus en plus épais. Mais deux frères en robes blanches de cérémonie s'adressèrent aux disciples, et leur dirent qu'ils ne devaient pas attendre Jésus plus longtemps; ensuite ils s'en allèrent à la hâte à travers le brouillard, et descendirent la montagne par le chemin que Jésus avait pris.

XXVI

La disparition de Jésus avait toutefois ranimé le courage de ses disciples; elle leur avait donné aussi une sainte confiance.

Car maintenant ils savaient qu'ils devaient continuer la parole du Messie et la mettre en pratique, puisque leur maître ne reviendrait plus.

Et c'est dans ce but qu'ils se soutinrent avec union et fidélité.

Car dès ce moment ils se rendaient tous les

“

jours au Temple et dans les lieux d'enseignement ; leurs ennemis n'osèrent les inquiéter.

Or il se répandit un bruit dans la ville qui rapportait que Jésus était monté au ciel porté sur un nuage.

Mais ce bruit n'était répandu que par le peuple, qui n'avait pas été présent aux derniers adieux de Jésus.

Ses disciples ne contredirent pas ce bruit, parce qu'il concourait à l'établissement de la doctrine, et qu'il agissait sur le peuple, qui voulait des miracles pour croire en Jésus.

Jean, qui avait été présent, savait ce que Jésus était devenu. Mais il n'en a rien dit et rien écrit.

Il en est de même de Matthieu.

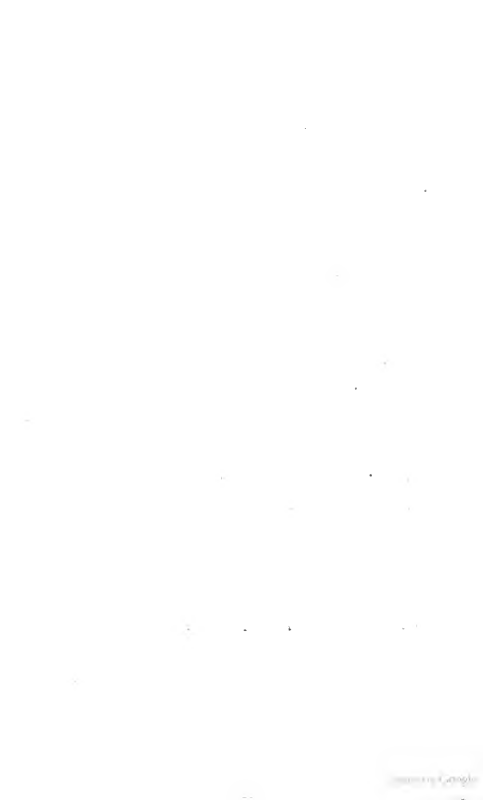
Mais d'autres ont recueilli beaucoup de bruits et d'*on-dit* pour en composer une histoire, qu'ils croyaient fausse eux-mêmes ; mais ils étaient inspirés par le génie de la glorification de Jésus.

Un d'eux se nomme Marc ; il écrivit à une communauté de Rome pour lui faire une narration de ce qui s'était passé au mont des Oliviers. Mais il ne fut point témoin oculaire de ce qu'il rapporte, et les sources auxquelles il a puisé n'ont été que des bruits populaires.

Il en est de même de Luc, qui cherchait également le merveilleux.

Les disciples furent engagés par les Esséniens à adopter les coutumes esséniennes, pour ne pas détruire la concorde et l'harmonie.

C'est à cet effet qu'ils formèrent une société compacte, dans laquelle les femmes furent aussi admises, telles que Marie et les autres amies de Galilée. Ils établirent une communauté de biens, et payaient toutes les dépenses avec l'argent de la caisse commune.



XXVII

En descendant le mont des Oliviers, Jésus fut accompagné par les supérieurs des Esséniens, ainsi que par Joseph et Nicodème.

Dans la nuit, ils avaient été obligés de faire monter Jésus à dos de mulet, parce qu'il était extrêmement faible. Les adieux qu'il venait de faire tourmentaient son âme; il sentait qu'il allait bientôt mourir.

Lorsqu'ils eurent atteint le terme de leur voyage, près de la mer Morte, où habitaient les

Esséniens, Jésus était souffrant ; les thérapeutes furent obligés de le soigner.

Joseph et Nicodème restèrent plusieurs jours auprès de lui.

Et lorsque dans de longs entretiens ils eurent appris ses volontés, ils prirent congé de lui, promettant de lui donner des nouvelles certaines de la communauté de Jérusalem.

Mais, dans cette ville, Jean et Matthieu seuls savaient que Jésus était retourné dans la retraite solitaire de la société des Esséniens pour empêcher qu'on ne le proclamât prince temporel.

Pendant son séjour dans cette maison de l'ordre, Joseph et Nicodème allèrent le voir trois fois. Et à leur retour ils nous donnaient de ses nouvelles.

Mais son corps fut trop faible pour triompher de ses douleurs passées ; car il ne prenait pas assez de repos. Le désir de voir ses disciples et la tension de son esprit à la pensée qu'on eût

pu commettre quelque oubli, et, enfin, l'inquiétude de son âme, à qui la solitude ne donnait pas d'aliment, dévoraient son corps, et le détruiraient peu à peu et de plus en plus.

Lorsque la sixième lune fut passée, Joseph et Nicodème le virent pour la dernière fois.

Ils se rendirent dans notre communauté, au moment où nous allions célébrer le repas d'amour, et ils avouèrent la triste et mystérieuse nouvelle à nos supérieurs.

Et leur cœur fut saisi de tristesse, car le Bien-Aimé était retourné dans les champs célestes du Père. Son âme immortelle avait rompu sans douleur les chaînes corporelles.

Sa délivrance fut douce comme son caractère.

On l'enterra sur le rivage de la mer Morte; les thérapeutes furent chargés de ce soin, ainsi qu'il est d'usage dans notre ordre. Mais Nicodème recommanda le silence sur la mort de son ami à tous ceux qui n'étaient point membres actifs et reçus dans le degré supérieur.

XXVIII

Vous avez donc ici, mes chers frères, la seule histoire véritable de notre ami, que Dieu avait élu pour faire pénétrer dans le peuple la sagesse et la vertu au moyen d'exemples et d'actions pleines de noblesse.

Il y a déjà longtemps de cela, et, depuis, les Juifs ont célébré sept fois la Pâque au moment où je vous écris ceci pour votre instruction et votre enseignement.

De cette façon, vous pourrez juger toutes les

choses qui vous sont apportées par la parole humaine.

Car je sais qu'une quantité de ses nouveaux disciples lui ont attribué des miracles, parce que leur cœur en demandait. Mais les gens éclairés ne les ont point contredits, car le peuple n'était pas encore assez instruit ni à même de comprendre la vérité sans mélange de merveilleux.

Et, ainsi que vous l'avez appris vous-mêmes, une quantité de bruits se sont répandus à Rome, bruits que je n'ai pas besoin de réfuter, car vous savez ce qu'a pu faire un fils de notre ordre et ce dont il était capable.

Mais ce ne sont pas seulement les Juifs qui ont raconté des choses surnaturelles sur son compte, parce qu'ils y avaient foi; mais les Romains en ont fait autant, car les païens croient aux dieux, et leurs fables ressemblent fort aux miracles de notre peuple.

Je vous autorise à raconter à nos supérieurs

de vos contrées ce que je vous écris. Mais n'en parlez pas aux novices et aux membres des autres grades. Car l'apothéose est plus digne du fils du Dieu que nous adorons que de ceux qu'on a placés dans le ciel.

La doctrine que Jésus a enseignée doit être développée et propagée de bonne volonté par nous. Car il a rendu nos connaissances utiles et profitables à tous.

Il a développé le mystère pour chacun selon ses facultés propres et son pouvoir de conception. Recevez amicalement, par conséquent, tous ceux qui invoquent son nom.

Car ses envoyés parcourent tous les pays, et vous les reconnaîtrez au salut, qui est le même que celui de notre Société.

Soyez-leur utiles; imitez notre confrérie de Jérusalem et celles de toute la Palestine, qui se sont mises au service du Fils de notre Père céleste.

Voilà ce que j'avais à vous dire.

Ce que je vous écris est positif et sans aucun mélange de faux. Car les supérieurs de l'ordre en ont été témoins, et mes propres yeux l'ont vu comme mes propres oreilles l'ont entendu. Je suis lié d'amitié avec Joseph, qui est membre du grand conseil.

Faites mes salutations aux frères,
Et que la paix soit avec vous.

FIN.

CONCLUSION

DU TRADUCTEUR ALLEMAND

Pour le chrétien éclairé, qui a su accepter et comprendre le génie du fondateur de l'adoration chrétienne de Dieu et sa pratique morale, qui a su appliquer l'une et l'autre dans l'exercice de la vie, il est indifférent au fond que les faits qui se rapportent à l'existence de Jésus, tels qu'ils ont été retracés dans les Evangiles et selon la manière de voir de son temps, dans l'exaltation d'un peuple oriental, que ces faits, disons-nous, aient un fondement historique, ou bien qu'ils aient été entremêlés de mythes et d'allégories, dont l'interprétation plus profonde n'en représente pas moins une glorification de l'esprit chrétien. Que Jésus soit mort

véritablement sur la croix ou qu'il en ait été descendu alors que la mort n'était qu'apparente, ces questions restent scientifiques mais non religieuses. Car, dans le monde moral, la résolution elle-même de mourir pour la vérité et pour la vertu est tout aussi noble et aussi élevée que la mort physique. L'homme dont l'esprit est cultivé, l'homme qui par la science et par des connaissances supérieures du monde et de lui-même a ennobli ses sentiments et vaincu les préjugés de la tradition, pourra être un représentant réel et vrai de l'esprit chrétien, quand même il aurait des doutes sur tout ce qui paraît inexplicable et fabuleux dans les détails biographiques relatifs à Jésus et rapportés dans la narration évangélique. La négation la plus hardie, la plus judicieuse comme la plus intelligente de l'ensemble de l'histoire miraculeuse du christianisme, ne porte en aucune manière le moindre préjudice au génie du christianisme ni à la sainteté de l'idée chrétienne.

Il existe toutefois des individus pour lesquels il n'y a de sacré que ce qu'ils ne peuvent comprendre eux-mêmes; il y a des individus qui cherchent à dessein à étourdir leur propre conscience vide d'idées au moyen de miracles et d'une foi commode passée en une sorte d'habitude; il y a des individus qui prennent

l'accident extérieur pour la somme entière de la vie de Jésus et qui s'enferment eux-mêmes comme prisonniers dans la foi littérale ; — il y a des individus qui sont tenus dans une dépendance morale par l'ingénuité, l'éducation ou par les circonstances, et qui évitent comme étant un péché ou qui proscrivent même, dans leur confusion et leur perplexité, avec une attention inquiète, toute investigation raisonnable sur la manière d'envisager les choses des siècles antérieurs ; — mais il y a aussi des individus qui vivent malheureusement de la religion, qui vivent de la religion convertie en tradition immuable, inflexible ; qui font l'usure avec les miracles du Nouveau Testament, et qui aimeraient volontiers *abêtir* leurs contemporains, afin qu'ils devinssent incapables de concevoir que l'usure faite avec les miracles n'est qu'une magie naturelle et une imposture.

Tous ces individus ne sont pas, en vérité, de vrais soutiens de l'esprit chrétien et de l'idée morale de la liberté qu'il renferme ; de pareils individus ne feront jamais faire un pas en avant au développement et au perfectionnement du génie chrétien dans la vie pratique. Et c'est précisément sous ce point de vue que le christianisme doit se manifester, mais non dans une apathie qui laisse l'homme plongé dans lui-même,

non dans une solitude d'abnégation, dans l'attente de la venue de l'esprit chrétien, abandonné à la prostration et à la prière. — Non, c'est dans la vie multiple, c'est dans la vie limpide et active que le génie du christianisme doit être introduit, c'est là qu'il doit devenir actif, c'est là qu'il doit trouver son application, c'est à la société et aux besoins de la vie journalière qu'il doit profiter.

Ces réflexions ont surgi durant le travail du traducteur, lorsqu'il réfléchissait que des hommes orthodoxes et mystiques qui admettaient que chaque fil, dans la robe du Sauveur, était la manifestation des vues de la divinité, ou qui, dans la dépendance de leur propre servage, cherchaient à saisir avec des mains craintives les étais de la superstition, et adoraient, comme reliques opérant des miracles, un morceau de la vraie croix ou du soi-disant manteau de Jésus. — Il pensait aussi que ces hommes s'abattraient sur la lettre retrouvée du vieil Essénien, et qu'ils l'accuseraient de profanation, et, naturellement, avant tout, d'être apocryphe.

Il est impossible de prouver, par des témoins vivants, que le texte original, dont la copie en latin est traduite ici, soit un document du temps dont il parle ; mais il est du plus grand intérêt de trouver dans cette lettre une manière pieuse, simple et calme de présen-

ter des événements qui correspondent avec bon nombre de passages miraculeux des Evangiles, sans que jamais on aperçoive un parti pris quelconque de l'auteur; il laisse voir dans un jour tout naturel beaucoup d'appréciations miraculeuses des disciples de Jésus. C'est précisément de cette simplicité des événements de ce temps-là, que se déroule, pour plus d'une action inexplicable et pour beaucoup de faits mythologiques dans la vie de Jésus, un fil conducteur de causes et d'effets; alors aussi nombre de circonstances s'expliquent d'elles-mêmes, nombre de choses deviennent de simples nécessités dans la vie matérielle de Jésus, ainsi que dans la tâche morale qu'il s'était donnée; tout cela forme un ensemble auquel on n'ose toucher aux yeux des orthodoxes journaliers, en utilisant même des études et des recherches raisonnables, afin de ne pas être conduit à rejeter violemment le système entier de la foi au surnaturel.

Si l'on poursuit les rapports de l'Essénien, exempt de tout mysticisme et de toute interprétation surnaturelle, et versé dans les secrets de la nature connus de son ordre, rapports que le traducteur a rendus d'une manière toute *littérale*, ainsi que les raconte le texte original qu'il a rendu librement, sans avoir égard à l'euphonie de la langue allemande; si l'on poursuit

ces rapports, disons-nous, d'une manière plus précise dans les événements particuliers qui ont pu avoir lieu, comme dans la vie de tout autre homme, ils laisseront saisir des enchaînements et des liaisons toutes naturelles entre les causes et les effets. On aboutit alors souvent à des révélations sans contrainte sur les causes et leurs effets que les Evangiles ont enveloppés dans des mythes. Or, comme on ne peut raisonnablement classer au nombre des miracles que les événements qui nous sont connus dans leurs effets, mais restent inconnus dans leurs relations directes et indirectes avec les causes, tous les miracles de cette espèce se résolvent d'eux-mêmes dès qu'on peut la connaître ou au moins en soupçonner la liaison ou suite.

On ne peut, à notre époque, que déplorer qu'il y ait des personnes qui se refusent à une appréciation et à une critique naturelles et raisonnables d'une histoire merveilleuse, et notamment comme celle de l'Evangile qui donne des prérogatives d'inviolabilité de la foi; des personnes mues par une certaine passion pour le merveilleux, qui croient la sainteté de la vie chrétienne profanée, lorsqu'on lui restitue sa base naturelle. Car l'homme dont l'intelligence a été développée, qui a reçu, au moyen de son éducation, des aperçus sur les

phénomènes de la nature, comme sur leurs conditions légitimes, restera, nonobstant toute la valeur morale et intellectuelle de sa raison et de son cœur, très-éloigné de toute foi au merveilleux et au surnaturel, tandis que le croyant, sans le chercher, est souvent conduit à un concours de conjectures où, pour demeurer fidèle à son mysticisme, il est forcément entraîné à se faire illusion à lui-même ou contraint à l'hypocrisie.

C'est précisément cette hypocrisie qui, dans la vie du *manœuvre* orthodoxe de la lettre et de celui qui croit au surnaturel, a si souvent abreuvé de dégoût la conscience du libre penseur de notre époque, comme en général de tous les temps. La masse religieuse a toujours formé trois groupes qui existaient aussi du temps de Jésus ; le présent a également ses Esséniens, ses Sadducéens et ses Pharisiens. Alors, comme aujourd'hui, la communauté des confesseurs esséniens de la foi était restreinte ; elle constitue le nombre des penseurs libres et scientifiques, de ceux qui cherchent la vérité, de ceux qui pratiquent la vertu dans la vie journalière, de ceux, enfin, qui cherchent à éclaircir et à rendre la sagesse acquise, profitable à leurs semblables. Jésus appartenait aux Esséniens, ainsi que le dit l'antique document retrouvé, et cette affiliation devient d'autant plus vraisemblable, que les *Evangelies*

ne rapportent jamais une expression de Jésus contraire aux Esséniens, tandis qu'ils s'élèvent souvent contre les Sadducéens et les Pharisiens. Le présent a aussi ses Sadducéens, les mêmes esprits forts de l'époque de Jésus, affranchis de la tradition et de la loi verbale, qui, vivant comme gens riches dans la licence et la débauche, ou comme cosmopolites, ne se souciant pas de l'éternité, s'indemnisait par le choix indépendant de leurs actions pendant leur existence terrestre. Chez ces hommes, l'hypocrisie était et fut toujours de tout temps la fidèle compagne de la reconnaissance troublée et craintive de toute tradition quelconque; chez ces hommes, la triste croyance à la prédestination de chaque accident de la vie devait servir à pallier les actions individuelles; chez ces hommes, des anges bons et mauvais devaient exercer leur intervention inexplicable, exciter à la dévotion extérieure des miracles et des actes extérieurs du culte, la plupart hypocrites; et des dons charitables faits en public, mais avec ostentation, devaient suppléer au sentiment moral intérieur, sentiment qui porte son but en lui-même; ces hommes, enfin, prônaient, comme œuvre pie, l'interprétation la plus mesquine comme la plus subtile de la lettre morte.

Le traducteur de l'antique texte retrouvé, qui

pense et agit au point de vue essénien, éprouve, pour cette raison, une satisfaction toute particulière, à la pensée que ses pressentiments ont obtenu, par l'exposition objective pure des soi-disant événements évangéliques, un état historique, que ses pressentiments sont devenus des *choses certaines de fait*, qui, dès longtemps, constituaient un besoin secret pour tout homme pensant librement, pour tout individu, enfin, savant et versé dans la réalité des choses. On a fait autrefois de nombreuses tentatives pour donner une interprétation naturelle aux mythes de l'Evangile, au moyen de l'analyse et de certaines combinaisons de la raison. Toutefois, ce ne furent toujours que des tentatives, dont la pénétration et la perspicacité semblaient leur donner le caractère de la vérité, mais qui ne pouvaient être prouvées historiquement par aucun fait; car les dictateurs canoniques ont expliqué ce qui seul devait être cru, et, par cela seul, qu'il était du devoir d'un corps canonique de déclarer ces traditions comme apocryphes et ne pouvant servir au but proposé, quoiqu'elles fussent basées sur un fait historique et non écrit par un missionnaire sacré, dans son besoin passionné du merveilleux.

L'épître essénienne, communiquée en version vulgaire, aura sans doute à subir de nombreuses attaques

comme document apocryphe ; mais le présent, qui est tant en progrès sur le moyen Âge (époque véritable des saints et du merveilleux, où le sacré ne servait que les projets égoïstes et privés, et où un peuple superstitieux passait pour un peuple religieux et pieux), permet une appréciation indépendante ; de sorte que la grande majorité des hommes en Occident fixe et utilise la pensée chrétienne, sans recourir à l'ornementation fleurie de l'Orient.

Si l'on jette un coup d'œil rapide sur les communications que l'Essénien a données à un frère de l'ordre à Alexandrie, afin d'éclairer sur les événements extraordinaires ce frère ainsi que les autres membres du degré supérieur de l'ordre qui avait la sagesse pour but, de les éclairer, disons-nous, sur les événements extraordinaires qui avaient eu lieu à Jérusalem et dont le bruit avait été répandu jusqu'en Asie, alors on reconnaîtra dans ces communications nombre des vues saillantes qui paraîtront dignes d'une méditation plus sérieuse.

Il est d'abord remarquable que les frères esséniens d'Alexandrie aient été dans le doute sur l'histoire des miracles que la rumeur leur avait amenée de Judée, et que, pour avoir quelques éclaircissements, ils se soient adressés aux chefs de l'ordre résidant à

Jérusalem, sept ans après la passion de Jésus. Il existait donc, dès cette époque, des personnes en grand nombre qui se distinguaient de la croyance vulgaire, populaire, et cela par une connaissance plus exacte des facultés de la nature et de certaines possibilités. On apprend par la narration du chroniqueur essénien que Jésus lui-même, comme disciple de l'école essénienne, ne croyait pas aux miracles, quoique sa mère, connaissant tous les contes miraculeux de la tradition juive, ait eu, dans une exaltation de sentiments, une très-grande influence sur l'enfant et sur l'adolescent. Mais la lettre de l'Essénien attribue une grande action sur les conceptions de Jésus durant son adolescence, à Joseph (son père nourricier); cette lettre dit que ce dernier fut un homme sensé, intelligent, un homme d'expérience, qu'il avait certaines connaissances qu'on peut croire réelles en s'aidant de l'histoire. Ces connaissances étaient celles que conservaient les membres des corporations de constructeurs.

Comme élève de la communauté essénienne, en quelque sorte une société secrète, s'occupant de sciences élevées et dont l'origine était due à d'autres nations et qui en Judée s'était empreinte de la nationalité juive, Jésus ne pouvait donner place dans son

esprit au développement de la foi à des miracles. Car la connaissance de quelques sciences naturelles lui fut communiquée par l'ordre, et l'on voit qu'il les a mises en œuvre comme docteur enseignant en public et comme médecin pratiquant.

Mais le passage de la lettre où il est question de la naissance de Jésus, est surtout remarquable. Bien que l'auteur ne fasse que l'indiquer en passant, le grand intérêt que l'ordre a manifesté à Jésus dès sa plus tendre enfance, se trouve motivé de telle sorte qu'elle peut paraître neuve, mais toute naturelle, et comme allant de soi dans le récit épistolaire de l'Essénien. On doit donc en conclure que ce rapport de Jésus avec l'ordre des Esséniens n'eut rien d'extraordinaire ni de frappant, et qu'il fut au contraire un fait avéré et ordinaire, connu des membres des grades supérieurs (1).

(1) Voici le texte allemand de ce passage, que nous avons cru devoir abréger.

Bemerkenswerth ist aber die Stelle des Briefes, wo über die Zeugung Jesu eine, nur bielaufige Andeutung gegeben wird. So wird hieraus das grosse Interesse, welches der Orden für Jesus schon in der zartesten Kindheit offenbart hat, auf eine Weise motivirt, die dem Leser allerdings neu erscheint, aber von dem essäischen Briefschreiber so einfach und als sich von selbst verstehend angedeutet wird, dass man schliessen muss, dieses Verhältniss Jesu zu dem Orden der Essäer habe

La réception de l'adolescent eut lieu selon la lettre, dans les environs de Jutha, où existait une communauté considérable d'Esséniens. Il paraît que là, au fond, il avait été projeté silencieusement un plan dans l'ordre, puisqu'il ressort du récit qu'on aurait voulu rapprocher Jésus comme accidentellement de cette contrée, et que la rencontre des émissaires de l'ordre était entrée dans la combinaison du plan en ques-

nichts Eigenthümliches und Auffallendes und sei eine den Mitgliedern höherer Grade ganz bekannte und gewöhnliche Sache. Es wird nämlich erklärt: Jesus sei das Kind eines Essäers, der während Maria's Verzückung die That begangen habe. Daz Maria, eine höchst leidenschaftliche und schwärmerische Jungfrau, zu Falle kommen konnte, ist bei ihrem psychologischen Zustande gar nichts Ungewöhnliches, das aber ein Essäer, ein Mitglied des tugendhaftesten Bundes der damaligen Zeit, eine That vollbringen konnte, die in den Augen der gegenwärtigen Frommen schändlich erscheinen müsste, lässt sich auch ohne Zwang erklären, wenn man nur die Verhältnisse näher würdigt. Die Essäer hatten einmal keine hohe Achtung vor dem Weibe, da sie ihm keine Weisheit und Treue zutrauten und deswegen sie auch selten heiratheten. Sie waren daher gewissermaßen in ihrem fleischlichen Triebe, wo sie nicht die Enthaltsamkeit beobachteten, auf fremde Weiber hingewiesen und sie glaubten ihre Würde zu bewahren und ihre That zu sühnen, wenn sie das gezeugte Kind früh in den Orden einzeichneten und dann dasselbe bis zur Zeit der wirklichen Aufnahme überwachten. Eben durch dieses Heranziehen und Aufsuchen fremder Kinder sicherten und vermehrten sie die Zahl ihrer künftigen Mitglieder.

tion. Mais il est dit encore que Jésus aurait été reçu en même temps que son ami Jean, et dans un autre passage il est rapporté que Jean, qui s'était destiné à la profession de thérapeute, aurait été tué. Il ne peut y avoir de doute qu'il est ici question de Jean-Baptiste qui aurait également été un Essénien.

On peut croire que l'ordre essénien n'aurait pas laissé ses frères et ses initiés sans surveillance, et c'est précisément pour cette raison que Jésus fut constamment surveillé par des amis lors de ses débuts à Jérusalem, dans le temple, dans les lieux d'assemblée et d'enseignement des docteurs et des savants. C'est ce qui est suffisamment prouvé par ce fait que Jésus fut reconduit dans la paisible retraite de l'ordre pour le garantir contre les persécutions, et que Joseph fut engagé à quitter Jérusalem, ce qu'il accepta et fit.

On peut s'étonner que Jésus, membre de l'ordre en question et comme initié aux secrets et aux devoirs de cet ordre, dérogeant à ses règles positives, ait agi clandestinement, ait pratiqué l'agriculture et enfin se soit affilié à une communauté fraternelle ayant des principes communistes. Malgré l'amour et le profond respect dont Jésus jouissait dans l'ordre, quoique les Esséniens aient vu en lui un homme

providentiel de Dieu, doué de facultés extraordinaires, quoiqu'ils aient protégé son doctorat, il semble cependant que ce non-accomplissement des règles de l'ordre qui se rapportaient à la retraite ne fut jamais mis en question postérieurement par les anciens de la société essénienne; car il est dit dans la lettre que Jésusse serait excusé et justifié au sujet de sa retraite et de la solitude dans laquelle il s'était retiré, au sujet de son système d'agir comme docteur au sein du peuple, de n'avoir point veillé au secret de la source du savoir, mais d'avoir au contraire inondé vivement le peuple de la doctrine divine.

La lettre prouve que, quoique beaucoup d'Esséniens plus jeunes que Jésus se fussent ralliés avec joie à ses opinions et à ses démarches, et qu'ils se fussent plus ou moins rapprochés de ses disciples, les anciens se seraient néanmoins élevés pour la défense du secret et de l'immuabilité des règles de l'ordre, et que, par conséquent, ils auraient été d'une opinion dissidente. Il ressort, en général, de la lettre, que les Esséniens auraient constamment insisté sur la retraite de Jésus dans la solitude. Si ce désir augmenta d'énergie dans les derniers temps par amour pour sa sécurité personnelle, s'il fut constamment protégé dans le cours de toutes ses excursions, si on lui rap-

pelait toujours de retourner dans la solitude, en prétextant sa conservation personnelle et pour éviter les poursuites de ses adversaires, le récit contenu dans la lettre fait comprendre que l'ordre a voulu indirectement faire souvenir Jésus de l'accomplissement de ses vœux de réception. Il semblerait presque que le sentiment du devoir envers les vœux faits à l'ordre l'ait porté insensiblement à consacrer volontairement la dernière époque de sa vie à la pratique des règles de l'ordre sous l'influence des rapports politiques, après avoir glorifié le problème de son enseignement par l'idéal de sa mort sur la croix, problème qu'il crut avoir résolu. Il voulut donc se retirer dans l'obscurité et vivre au sein de la société essénienne. C'est ce qui a pu motiver sa disparition subite du mont des Oliviers, et la participation active, mais occulte, des émissaires esséniens, qui apprirent aux apôtres qu'ils ne reverraient plus Jésus.

Les détails que la lettre donne sur la Passion elle-même de Jésus, et spécialement sur sa conduite sur la croix, sont d'une importance particulière. Les Évangiles racontent que la mort de Jésus se serait effectuée sur la croix même ; par ce moyen, ils frappent au coin du miracle le réveil du sommeil de celui qui fut un jour enterré, miracle que l'homme éclairé respecte

volontiers comme un mythe, dont il tire pour lui-même la signification allégorique. Mais cette lettre nous met au courant d'événements qui présentent tant de vraisemblances, qui sont si naturels, qui, dans leurs rapports, ont tant de relation, qu'y croire devient vraiment une nécessité pour le lecteur.

Le fait que Jésus fut descendu de la croix avec *apparence de mort* ne porte également pas le moindre préjudice à la sainteté de l'œuvre de sa Passion, car sa mort, pour l'amour d'une vérité divine, fut déjà consommée par le fait de ce qu'il supporta avec courage, en connaissance de cause, les angoisses de la mort jusqu'à l'engourdissement de sa vie physique. La lettre rapporte que Jésus n'est *pas* mort réellement sur la croix, mais qu'il s'est assoupi dans une *mort apparente*. La manière même dont Jésus paraissait mourir sur la croix parle déjà en faveur de la possibilité d'une mort apparente. D'abord il expira rapidement, dans un espace de temps plus abrégé que de coutume, et si court, que Pilate lui-même douta de cette soi-disant mort, et que, pour donner son consentement pour l'enlèvement du corps de la croix, il se crut obligé d'interroger à ce sujet le centurion romain de garde à Golgotha. En deuxième lieu, il n'était pas rare que, dans ce genre d'exécution de l'é-

poque par le crucifiement, le crucifié parût frappé de mort, eût l'apparence d'être mort, et pût être rappelé plus tard à la vie. Des historiens de cette époque, témoins eux-mêmes de la mise en croix de quelques malheureux contemporains, rapportent dans leurs œuvres plusieurs cas de guérison d'hommes dont le corps, réputé sans vie, aurait été descendu de la croix. Il arriva souvent que de semblables malheureux vécurent toute une semaine attachés à la croix avant qu'ils mourussent réellement. Chez les nations où la coutume juive n'existait pas, coutume qui consistait à ne pas laisser passer la nuit sur un crucifié, et qui ordonnait de briser les jambes avec des massues épaisses, pour accélérer la mort réelle ; chez les nations, disons-nous, où cet usage n'était point en pratique, des hommes restaient attachés à la croix pendant neuf jours avant qu'ils fussent délivrés par le trépas des douleurs atroces que la barbarie du temps les avait condamnés à subir.

Si l'on examine plus minutieusement la méthode de crucifiement telle qu'elle fut pratiquée à l'égard du Christ, on sera facilement convaincu qu'il arriva infailliblement que des crucifiés de cette manière durent vivre encore pendant longtemps. Toutes les mesures qui furent prises et appliquées, n'étaient absolument

point mortelles, mais le devinrent dès que les forces vitales n'eurent plus la puissance de réagir, empêchées qu'elles auraient été par des causes accidentelles. On entoura de cordes épaisses et raides les bras et les jambes d'une manière si serrée, qu'il ne s'ensuivit pas seulement un complet engourdissement dans les membres garrottés, mais que, de plus, la circulation du sang devait en plus grande partie en être arrêtée. Que ce fait eût réellement lieu, c'est ce qui est prouvé par le témoignage de certains historiens anciens qui rapportent que le percement des mains par de gros clous ne produisait que peu de signes de douleur et n'occasionnait qu'une faible hémorrhagie qui n'était pas de longue durée. La conséquence physiologique d'une semblable compression des membres devait toutefois amener un refoulement violent du sang vers le cœur et le cerveau, ce qui, d'un autre côté, déterminait des perturbations apoplectiques ainsi que des évanouissements.

Les deux criminels qui furent crucifiés avec Jésus vivaient encore et avaient aussi donné des signes de vie ; sans cela on n'aurait pas, suivant l'usage, brisé leurs jambes, ce qui n'eut pas lieu chez Jésus parce qu'on le croyait mort. Qu'il ait pu bientôt tomber dans un état de mort apparente, c'est ce qu'il est facile de

comprendre, puisqu'il était déjà épuisé par la flagellation, ainsi que les Evangiles le rapportent; il était devenu si faible qu'il s'affaissa même sous le poids de la croix.

Dans la lettre de l'Essénien, il est donné une signification toute particulière à la blessure faite au flanc de Jésus par la lance du soldat romain. En effet, les connaissances physiologiques de Nicodème, auquel la lettre prête, en général, des connaissances occultes sur la nature et ses objets, et qui découlaient notamment d'une notion essénienne sur la thérapeutique, les connaissances physiologiques de Nicodème sont surprenantes. Car il est dit dans la lettre que Nicodème, en observant l'état de la plaie de Jésus, avait été amené à concevoir l'espoir que Jésus n'était pas mort. Son diagnostic fut exact. Si Jésus eût réellement cessé de vivre, la plaie n'aurait pas dû rejeter de sang limpide et surtout rester aussi longtemps sanglante. Un cadavre inanimé ne laisse plus échapper de sang d'une blessure superficielle qui n'aurait point atteint d'artères. Car dès que le sangne suit plus la circulation, il se coagule. Nicodème reconnut donc que la circulation du sang n'était point interrompue entièrement dans le corps de Jésus. Ce fut pour cette raison qu'après avoir dépêché l'influent Josoph vers

Pilate, il se hâta d'aller chercher les ingrédients destinés à l'embaumement, pendant qu'on faisait les démarches pour obtenir le corps et la descente de croix de Jésus.

Dans la lettre de l'Essénien il est constamment question d'une blessure faite au-dessus de la cuisse, par conséquent sur un endroit du corps beaucoup plus bas qu'on n'a coutume de le croire et de le représenter. Maintenant, si l'on considère que ce coup de lance ne fut pas donné pour achever Jésus par un coup de grâce, ce qui n'était point d'usage; — que le soldat romain ne voulait prouver par son coup de lance, frappé certainement d'une manière légère, que la véracité de son opinion sur la mort de Jésus,—et que le corps ne tressaillit en aucune façon par l'atteinte de la lance, on peut, de plus, en conclure, que le coup fut porté peu au-dessus de la cuisse, et que, vu la position relativement inférieure du soldat, ce coup étant lancé de bas en haut, il est de toute impossibilité qu'un organe essentiel de la vie fût attaqué; le coup de lance ne perfora donc qu'obliquement le péritoine. Cette espèce de piqûre n'est que légèrement envisagée, quant à son danger, dans la lettre en question; elle s'occupe davantage des soins apportés aux plaies faites aux mains par les clous, ainsi qu'à leur heu-

reuse guérison, laquelle devait paraître beaucoup plus importante aux yeux de l'Essénien. Il est positivement rapporté que Jésus n'eut point les pieds traversés par des clous, car cela n'était nullement d'usage dans les exécutions par le crucifiement.

Si la mort apparente de Jésus n'était point affirmée comme un fait certain dans la lettre, cette mort apparente serait pour nous plus que vraisemblable, par les circonstances nécessaires, historiques et positives qui nous sont connues.

Si l'on suit en outre les détails donnés dans la lettre, et si on les compare aux récits évangéliques, on ne trouvera pas la plus petite contradiction dans les deux rapports entre les faits reproduits. Seulement on les a différemment interprétés : c'est-à-dire que, dans les *Evangelies*, tout est enveloppé dans les mythes merveilleux de l'Orient, tandis que le vieil Essénien ne tient aucun compte de la conception surnaturelle et raconte purement et simplement.

Un cadavre ne peut point circuler de nouveau, — car depuis que le monde existe, Dieu ne s'est jamais mis en contradiction avec lui-même, il n'a jamais interrompu les lois éternelles de la nature. S'il arrivait qu'une seule et unique de ces lois fût suspendue pour un instant, aussitôt toute l'articulation des causes et

des effets, dans laquelle chaque puissance (chaque loi) contribue à maintenir les autres dans leur équilibre normal, tomberait dans un chaos complet. Si Jésus peut réellement, comme envoyé céleste, circuler sur la terre, parler, manger et boire, d'autres hommes le peuvent également: Or, comme les lois naturelles s'opposent à un tel ordre de choses, ce que nous venons d'indiquer n'a pu avoir lieu pour Jésus exclusivement. Si des superstitieux et des ignorants disent que: « rien n'est impossible à Dieu, » ces paroles ne prouvent que leur propre ignorance de la nature divine. Car, aussi impossible qu'il est à Dieu de faire lever à l'ouest soudainement le soleil, qui ne se lève jamais qu'à l'est, parce que dans ce cas il devrait anéantir la nature entière, ce qui est contraire à sa sagesse et à sa puissance créatrice, aussi impossible lui est-il en général de produire quelque chose contre-nature, et cela de par ses éternelles lois naturelles.

L'exposition contenue dans la lettre essénienne a par conséquent pour elle d'être en accord avec le possible dans la nature. Au rapport de cette lettre, le réveil de Jésus est favorisé par des circonstances de natures diverses, qui trouvent encore aujourd'hui leur justesse et leur explication complètes. Les jambes de Jésus ne furent pas brisées à coups de massue,

comme celles de ses compagnons de douleur ; la lettre parle même de la crainte conçue par Nicodème et par Joseph que Jésus aurait pu avoir le même sort. Car, dans ce cas, aucun réveil n'eût été possible, et toute tentative de guérison eût été folie.

Tout ce qui fut fait, se rapporte aux soins donnés à ceux frappés d'une mort apparente ; il importe peu que cela ait été l'œuvre intentionnée et méthodique des amis esséniens ou celle de la nature qui auraient agi simultanément.

Les précautions prises pendant la descente de croix, l'emploi des bandes imprégnées d'onguents et de liquides préparés avec les plantes aromatiques de l'Orient, et, en tout cas, saupoudrées de matières excitantes, vivifiantes et odoriférantes, la proximité de la grotte où le corps fut déposé sur un lit de mousse, où, par conséquent, les médicaments ou substances pouvaient, au moyen d'une température plus chargée de calorique, se volatiliser et s'unir à la fumée de l'aloës, opérer en vivifiant sur les nerfs engourdis ; ensuite l'hémorrhagie incessante du coup de lance, signe diagnostique d'une circulation non interrompue du sang, hémorrhagie qui, de plus, devait avoir une action bienfaisante comme exutoire, parce que le sang, qui avait été refoulé au cœur, dans les

poumons et au cerveau par la ligature sur la croix et le profond évanouissement qui s'ensuivit, avait repris sa circulation à travers des membres seulement frappés d'atonie et pouvait reprendre son cours naturel, aidé qu'il était par son écoulement successif à travers la plaie; ensuite encore cette circonstance que la congestion et l'état de surexcitation ont dû être considérablement diminués par le fait de la flagellation; mais surtout le tremblement de terre fortuit qui eut lieu, par l'effet du hasard, pendant la mort apparente de Jésus, phénomène qui amena une tension puissante et inaccoutumée, une certaine action électro-magnétique sur les nerfs, puisqu'il est avéré par l'expérience des savants que la faculté des nerfs diffère peu ou point du galvanisme; — enfin cette circonstance que, pendant le tremblement de terre, une explosion électrique s'opéra dans la direction de la grotte, et que cette explosion causa une forte commotion et remplit la caverne de fluides électriques, et que cette commotion frappa aussi, sans nul doute, le corps de Jésus lui-même, ce qui le réveilla de la mort apparente ainsi que de son sommeil; — le concours de toutes ces circonstances était bien propre à rendre la vie à un mort apparent, surtout dans une contrée orientale. Ajoutons à cela quo Nicodème, le thérapeute expert

et que Joseph, le tendre ami du mort apparent, dans l'espoir de voir opérer les médicaments, passèrent la nuit auprès de lui pour épargner aux jeunes Esséniens les premiers soins à donner à Jésus, que la commotion terrestre avait éveillé. Il faut mettre sur le compte des personnes témoins de l'événement, et qui se trouvaient dans un état de surexcitation extrême, il faut encore mettre sur le compte d'Orientaux dont l'imagination est bourrée de miracles, d'avoir pris pour des anges, pour des êtres surnaturels, les jeunes Esséniens, revêtus de leurs blanches robes flottantes de l'ordre.

Il ressort clairement de la lettre en question que Jésus a dû son retour à la vie aux Esséniens seuls, et, si l'on se souvient que celui qui entrait dans l'ordre devait reconnaître et regarder l'ordre comme ses père et mère, on s'expliquera facilement les soins maternels que prenait l'association pour le sort futur de celui qu'elle venait de sauver.

Les détails si simples, si francs de la monomanie pour le surnaturel de la part de l'Essénien, sur les actions postérieures de Jésus, sur son apparition et sur ses pérégrinations, sont motivés d'une manière si naturelle qu'on peut les utiliser sans contradiction avec les récits évangéliques pour donner à ceux-ci leur

vrai sens. Les actes de la vie de Jésus, postérieurs à la résurrection du tombeau, sont identiques dans les Évangiles et dans la lettre de l'Essénien. Il n'y a de différence que dans la manière d'envisager l'essence, l'être de Jésus. L'Essénien saisissait en observateur initié au secret de la mort apparente et n'attendant point de miracles de Jésus, homme dont la vie était toute naturelle, il saisissait en observateur tous les événements postérieurs. Les disciples et le peuple disposé à embrasser la nouvelle doctrine envisagèrent dès le début la réapparition de Jésus avec de grands préjugés : car les Juifs croyaient que Jésus, comme être spirituel, *supernaturel*, qui n'aurait que temporairement revêtu le corps terrestre, semblable en cela aux prophètes ressuscités de la tradition religieuse, n'était réellement apparu que pour accomplir l'ancienne prophétie ; ils prirent donc la comparaison figurée de la parole enseignée pour une réalité, s'inquiétant peu des miracles que cependant cette réalité aurait dû amener, car le peuple était élevé dans la foi au merveilleux.

Ce qui parle *contre* le miraculeux et *pour* la vérité de la narration essénienne, c'est que Jésus n'est jamais apparu en *deux* endroits différents au *même* moment, mais il a été soumis, tout à fait comme les

hommes vivants ordinaires, au temps et à l'étendue. Son apparition tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, est très-simplement et très-naturellement motivée par le récit de l'Essénien qui explique aussi d'une manière libre et sans aucune contrainte des faits que les évangélistes n'ont pu interpréter qu'au moyen d'un grand luxe, d'une grande dépense d'histoires merveilleuses.

Une telle histoire merveilleuse est aussi l'ascension de Jésus. Il va sans dire que des gens qui peuvent croire à une résurrection corporelle à la suite d'une mort réelle, doivent aussi admettre sans réserve une ascension matérielle au ciel, ou comme l'en voudra nommer cet état de sainteté qui suit la mort corporelle. Mais l'homme éclairé qui regarde la régénération d'un corps réellement mort comme impossible, et cela par des motifs tirés scientifiquement de la raison et de l'expérience, n'apercevra dans la prétendue ascension de Jésus rien de plus qu'un mythe juif, une de ces apothéoses telles qu'elles étaient en usage à cette époque, chez la nation juive, pour glorifier la mémoire de personnalités exceptionnelles. Alors dans ce peuple juif, rassasié de miracles, la tradition religieuse avait nourri la foi puissante que tous les prophètes devaient monter au ciel, et la vieille fable

d'Elie montant aux cieux dans son char de feu devait se répéter en Jésus ; cette idée fut une condition, une nécessité de la foi aux yeux d'âmes pieuses, selon la manière de voir de cette époque-là.

Pour tous ceux qui ont la moindre notion scientifique de la mort et de sa manière de procéder, il n'y aura aucun doute que Jésus n'a pas pu être reçu *corporellement* dans un monde céleste ou plus élevé, comme le rapportent les évangélistes Marc et Luc, précisément deux hommes qui n'étaient point témoins de l'événement et qui n'ont composé leur histoire qu'avec des bruits qui leur parvinrent dans la suite. Cette apo théose matérielle est également en contradiction directe avec l'idée chrétienne que, certes, Paul a articulée d'une manière si pure et si belle. Paul dit lui-même dans la première épître aux Corinthiens, chapitre xv, v. 50 : « La chair et le sang ne peuvent point hériter le royaume de Dieu, et la corruption n'hérite point l'incorruptibilité. »

Si ce qui est arrivé à Jésus sur le mont des Oliviers demeure éternellement un secret, puisque les deux apôtres Mathieu et Jean, qui furent personnellement présents, ne disent mot d'une ascension, dans leurs ouvrages, le récit contenu dans la lettre de l'Essénien est, au contraire, du plus haut intérêt, récit qui rap-

porte que Jésus n'a pris qu'un congé terrestre et qu'ensuite il aurait accompli dans la solitude les devoirs esséniens et ascétiques de l'ordre. A cela il faut ajouter, comme on le rapporte encore, qu'il fut poussé à ce parti par une sagesse politique ; car sa doctrine et les conséquences religieuses qu'il en attendait n'auraient pu encourir rien de plus inquiétant et de plus dangereux, si le peuple, excité à l'enthousiasme par la tradition d'un messie terrestre libérateur, avait exécuté ses desseins, qui étaient de proclamer Jésus roi temporel. Dans cette tentative d'émancipation, en tous cas malheureuse, entreprise pour secouer le joug des Romains, la doctrine et la petite école de Jésus auraient indubitablement sombré et péri : et de plus, une telle démonstration aurait été diamétralement opposée à l'esprit essénien comme au génie chrétien. On nous apprend que Jésus s'est retiré dans la solitude, et particulièrement par la raison qu'il aurait voulu habituer ses disciples à agir par eux-mêmes, sans direction, dans le sentiment de leur propre indépendance de lui. Ce motif aussi est assez important pour expliquer le fait.

Il paraît, en général, que la tradition du peuple juif et que les prophéties séculaires auraient rappelé des réminiscences que Jésus rapporta à sa per-

sonne; qu'elles auraient guidé presque instinctivement nombre de ses actions et de ses paraboles, car on ne doit pas oublier qu'il fut le produit de son temps et qu'il fut élevé dans la croyance des traditions.

Que Jésus soit mort réellement six mois après s'être retiré du monde et des suites du martyre qu'il avait eu à souffrir, du peu de soins qu'il prenait de lui-même, et enfin de la surexcitation morale qu'il eut à endurer, comme le rapporte la lettre de l'Essénien, c'est un fait curieux, et il aurait été à désirer que cette lettre eût fait connaître aussi le lieu de sa mort, ainsi que l'endroit où il fut enterré. Il y a lieu d'admettre que le vieil Essénien a gardé sur ces points le silence que lui commandait la discrétion des règles de l'ordre.

FIN.

0056 29736

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<u>Avertissement de l'éditeur.</u>	<u>1</u>
<u>Avant-propos.</u>	<u>3</u>
<u>Lettre de l'ancien des Esséniens de Jérusalem à l'ancien</u> <u>des Esséniens d'Alexandrie.</u>	<u>47</u>
<u>Conclusion du traducteur allemand.</u>	<u>173</u>



— — — — —
IMPRIME PAR CHARLES NOBLET

18. RUE SUFFLOT

— — — — —

RECEIVED BATHING
LEONTO - 1904
P. 100
Blaender



